51140

LA FAMILLE MORONVAL,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Charles Lafont.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
Le Lundi 6 Octobre 1834.

(*La musique est de M. Alex. PICCINI.*)

A PARIS,
CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART ST.-MARTIN, 12.

1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Madame DE MORONVAL,	Mlle GEORGES.
Le comte PAUL DE MORONVAL, BEPPO.	M. LOKROY.
OLIVIA.	Mlle FALCOZ. / Mlle IDA.
INÈS.	Mlle IDA. / Mlle MORALÈS.
GIACOMO SALVIATI.	M. DELAFOSSE.
DANIEL.	M. PROVOST.
L'HOTESSE.	Mad. ADOLPHE.
JACINTHA.	Mlle ADÈLE.
ANDRÉ.	M. DUPLANTY.
TYBALT.	M. ALFRED.
LE LIEUTENANT-CRIMINEL.	M. TOURNAN.
UN COCHER.	M. FONBONNE.

Sous le règne de Louis XIII.

Nota. L'édition in-8° de cet ouvrage, contient les détails de la mise en scène et des changemens qui ont été faits pour la représentation.

Impr. de J.-R. MEVREL,
Passage du Caire, 54.

LA FAMILLE MORONVAL,

DRAME.

ACTE I.

Rome chez Olivia. — Un appartement italien dans le goût de la renaissance. Une grande porte au fond. A droite, au premier plan, un cabinet fermé par une portière en tapisserie; au second plan, une fenêtre entr'ouverte. A gauche, au premier plan, une petite porte; au second plan, une cheminée surmontée d'un miroir de Venise.

SCENE PREMIERE.

OLIVIA, *seule, lisant un billet.*

« Un ami de Beppo le prévient que la famille du comte de Beliacasa a obtenu de S. E. Le cardinal Évêque de Viterbe, président du tribunal de l'inquisition romaine, qu'une enquête serait faite sur la mort inopinée et tragique de ce noble seigneur. Que Beppo descende au fond de sa conscience pour voir si cet avis vaut la peine d'être examiné; qu'il songe aux formes de procédure employées par la très Sainte-inquisition romaine; et qu'il se souvienne surtout qu'auprès de tous les juges possibles, une réputation comme la sienne ne recommande pas un accusé. TYBALT. »

Voilà donc le plus dévoué de tous les amis de Beppo; le seul qui dans l'occasion sache rendre un véritable service! un agent secret de la police du pape Urbain VIII! Opprobre et malheur!.. Il faut à tout prix que je le tire de cette fange; Il faut à tout prix que je l'arrache à ce danger!.. oh! j'ai bien fait de relire ce billet; il m'a rendu toute ma fermeté.

Elle se lève.

Neuf heures, et Jacintha ne revient pas! aura-t-elle pu trouver M. de Moronval et lui parler en secret comme je le lui ai recommandé? si les renseignements qu'on m'a donnés sont justes, et j'ai pris mes mesures dans l'espérance qu'ils seraient justes, ce gentilhomme français doit quitter Rome cette nuit même et peut-être les préparatifs de son départ ne permettront pas Jacintha de l'aborder...

Jacintha entre.

Dieu soit loué, je vais savoir mon sort... que tu as tardé, Jacintha! C'est bien, c'est bien, ne justifie pas ta lenteur... As-tu vu M. de Moronval?

JACINTHA. Je l'ai vu.

OLIVIA. En secret?

JACINTHA. Avec le plus grand secret.

OLIVIA. Et viendra-t-il?

JACINTHA. Il viendra.

OLIVIA. *Après une pause.* A présent je t'écoute,—répète-moi, le plus fidèlement que tu pourras l'entretien que tu viens d'avoir avec lui.

JACINTHA. Pour vous, ce billet, Signor, ai-je dit en lui remettant votre lettre.—Un billet d'amour? — Si ce n'était pas un billet d'amour, vous le présenterais-je avec tant de mystère? —Et d'une jolie femme? Si elle n'était pas jolie, je ne serais pas sa suivante... Il a lu le billet; puis après une rêverie: je ne puis aller au rendez-vous que ta maîtresse me donne... je pars cette nuit. — Je le sais bien, mais il vous reste deux heures et vous pouvez lui faire une visite d'adieu. — C'est à dire, qu'on espère me retenir? — On l'essaiera peut-être... — Parbleu! c'est une véritable aventure de carnaval et pour la singularité du fait, j'y consens. Ma chaise de poste viendra me prendre à l'adresse qu'indique ce billet... Alors il m'a mis dans la main un louis d'or et m'a congédiée en me disant, à bientôt!

OLIVIA. Voici maintenant un dernier ordre. — Il est possible que demain nous quittions Rome, Jacintha...

JACINTHA. Vous... signora! cela se peut-il?...

OLIVIA. C'est bien... je sais que tu m'es attachée... Il y a trois jours, en me promenant sur le Tibre, j'ai laissé tomber dans à l'eau une bague de rubis que tu connais et laquelle je tiens beaucoup... moins encore à cause de sa valeur que pour un précieux usage auquel elle peut servir. Cette bague, je ne puis me faire à l'idée qu'elle soit perdue pour moi... Plusieurs pêcheurs du qual de Montéleone savent où elle est tombée et d'un moment à l'autre on peut la retrouver... Si on venait l'apporter ici quand je serai partie...

JACINTHA. C'est moi qui vous l'enverrais, signora!..

OLIVIA. Oui, à Marseille... avec l'adresse qui est écrite sur mon portefeuille... sois sûre que tu n'auras pas obligé une ingrate... — On frappe... est-ce déjà M. de

Moronval? Vas voir, et souviens-toi de tout ce que je t'ai prescrit! (*Jacintha sort.*) Ce projet est bien hardi... mais il commence à s'exécuter si heureusement qu'il réussira sans doute. (*Elle prend un bouquet de fleurs placé sur sa cheminée et y jette un sachet de poudre blanche qui est suspendu à sa ceinture. Jacintha rentre.*) Ce n'est pas lui?

JACINTHA. Non Signora...

OLIVIA. Beppo n'est pas ici, et moi je ne veux recevoir personne...

JACINTHA. C'est un jeune homme que j'ai reconnu à son costume pour être un pêcheur du quai de Montelèone...

OLIVIA. Ah! fais-le venir, Jacintha; je veux le voir...

SCENE II.

OLIVIA, SALVIATI, JACINTHA, *qui reste dans le fond.*

SALVIATI, *au fond du Théatre.* C'est elle!

OLIVIA. Approchez... c'est à moi que vous voulez parler.?

SILVIATI. Oui.. c'est bien à vous.

Il lui donne une bague.

OLIVIA. Ma bague! oui c'est ma bague! Maintenant je me rappelle vos traits... Comment vous nommez-vous?

SALVIATI. Giacomo Salviati.

OLIVIA. Giacomo Salviati, c'est votre barque qui suivait ma gondole quand cette bague est tombée dans le Tibre; et quand ma voix a crié : à celui qui me rapportera cette bague, je donnerai ce qu'il me demandera; c'est votre voix qui a répondu : vous l'aurez demain!

SALVIATI. Ne me rappelez pas ces paroles!.. car il y a trois jours que je vous ai fait cette promesse et vous ne pouvez savoir si c'est par ma faute ou non quelle n'a pas été tenue...

OLIVIA. Comment avez-vous trouvé ma demeure? Vous me connaissiez donc?

SALVIATI, *après un silence.* Oui.

OLIVIA. L'eau du Tibre était profonde à l'endroit où j'avais laissé tomber cette bague... pour la retrouver, il vous a fallu courir des dangers.

SALVIATI. Peut-être; — j'aurais voulu qu'elle fut tombée dans la mer.

OLIVIA. Sans doute pour que la récompense fut plus forte?

SALVIATI, *riant..* C'est cela.

OLIVIA. Eh! bien, alors, que voulez-vous?

SALVIATI. Ah! oui, je suis importun... pardonnez... j'oublie... La récompense que je veux, dites-vous? — Combien vaut cette bague?

OLIVIA ...Cent pistoles.

SALVIATI. Donnez-moi l'une des fleurs qui sont sur cette cheminée.

OLIVIA, *l'arrêtant avec vivacité.* Non, non!

SALVIATI. Je demande trop... — Alors, écoutez, signora : à l'avenir, quand vous sortirez dans les rues de Rome ou que vous irez vous promener au Corso, il y aura un homme que vous verrez souvent en vous penchant à la portière de votre voiture... Le soir, quand vous entrerez dans la basilique de Saint-Pierre ou dans celle de Sainte-Marie-Majeure, cet homme osera peut-être vous suivre et s'agenouiller près de vous, dans l'ombre de quelque chapelle...la nuit, quand vous reviendrez d'une fête avec le sourire sur les lèvres, et des fleurs fanées dans les mains, vous le verrez quelquefois au seuil de votre porte, immobile et attendant un dernier regard... Eh! bien, signora, ne dites jamais à cet homme : je suis lasse de te voir! voilà la récompense que je vous demande...

Il sort. — Un silence.

OLIVIA, *à Jacintha.* Avais-tu vu quelquefois ce jeune homme?

JACINTHA. Sa figure ne m'est pas précisément inconnue; il me semble que depuis quelque temps il rôde autour de cette maison.

OLIVIA. Laisse-moi.

JACINTHA, *en sortant.* Si je comprends comment elle a eu le courrage de lui refuser une des fleurs de ce bouquet...

OLIVIA, *seule.* Autrefois, voilà comme j'étais aimée... Beppo, me parlait avec cette voix... alors, je ne songeais pas à cimenter notre union par un crime... Oh! mes souvenirs du passé... (*Elle tombe dans une rêverie. — On frappe de nouveau*) L'illusion s'enfuit: Voici Moronval et avec lui la réalité; reprends ton rôle, Olivia...il s'agit de tromper ce jeune français; de l'amener à des confidences, de savoir par lui tout ce que je veux savoir... L'enfer et Beppo feront le reste.

Elle entre chez elle.

SCENE III.

JACINTHA, LE COMTE DE MORONVAL.

M. DE MORONVAL. Donc, je suis bien arrivé?

JACINTHA. Oui, signor.

M. DE MORONVAL. Et ta maîtresse?

JACINTHA. Elle va venir.

M. DE MORONVAL. Et tu dis que je la connais?

JACINTHA. Vous voulez que je vous ôte le plaisir de la surprise.

M. DE MORONVAL. Non; l'ennui de l'impatience.

JACINTHA, *sortant.* Vous ne vous impatienterez pas long-temps.

Olivia rentre masquée.

SCENE IV.

OLIVIA, M. DE MORONVAL.

M. DE MORONVAL. Masquée! l'aventure devient piquante.

OLIVIA. C'est une grande faveur que tu me fais, seigneur cavalier, de m'accorder un entretien si peu d'instans avant ton départ.

M. DE MORONVAL. C'est moi qui te remercie de me l'avoir demandé; mais tu y as songé bien tard.

OLIVIA. J'aurais peut-être mieux fait de n'y pas songer du tout, puisque tu ne m'as pas reconnue à la première parole que j'ai dite... je te fais beau jeu pourtant... j'ai oublié de déguiser ma voix.

M. DE MORONVAL. Ta voix! je la reconnaîtrais entre mille maintenant que je l'ai entendue... mais je me trompe fort, ou c'est une musique dont je ne savais pas une seule note avant de venir ici.

OLIVIA. Je commence à croire que j'ai eu tort de t'écrire.

M. DE MORONVAL. Je suis déjà persuadé que tu as eu raison.

OLIVIA. Sainte-Vierge! mais vous m'avez donc tout à fait oubliée!.. est-ce là ce que vous m'aviez promis à Venise, il y a six mois? c'est pour l'éternité, disiez-vous! Combien faites-vous entrer d'éternités dans une année?

M. DE MORONVAL. C'est à Venise que je t'ai connue?

OLIVIA. La question est galante.

M. DE MORONVAL. C'est à Venise que je t'ai connue!.. par la robe rouge des Capitouls voilà qui m'étonne.

OLIVIA. Et pourquoi, s'il vous plaît.

M. DE MORONVAL. Parce que je n'y suis jamais allé!... mais il y a ici quelque nouvelle méprise. Madame, je vous en prie, regardez-moi bien en face; pour qui me prenez-vous?

OLIVIA. Pour un ingrat; n'importe; je n'ai pas le courage de me cacher plus longtemps à tes yeux... Je vois bien que tu te joues de moi; mais cette plaisanterie me fait souffrir.

Elle se démasque.

N'est-ce pas que tu m'avais reconnue dès ma première parole?.. dis cela et je te pardonnerai.

M. DE MORONVAL. Vous êtes bien belle!

OLIVIA. Moins belle sans doute que lorsque tu m'as aimée... Ah! Beppo, tu n'es plus le même et pour te reconnaître si vite, il fallait mon cœur ci es yeux.

M. DE MORONVAL. Beppo! je m'en doutais! Allons, il est écrit que je ne puis recevoir un billet d'amour pour mon propre compte et que dans toutes les villes de cette malheureuse Italie, je tomberai de désenchantement en désenchantement. Ecoutez-moi, madame; je suis désespéré de faire cesser une illusion qui m'est si favorable; mais je suis trop franc pour profiter d'une méprise et trop fier pour me laisser aimer par quiproquo... Je suis de Toulouse et je me nomme le comte de Moronval; il est aussi vrai qu'on ne m'a jamais appelé Beppo, qu'il est vrai, pour mon malheur, que je vous parle aujourd'hui pour la première fois.

OLIVIA. Je tremble et je commence à croire que j'ai pu me tromper... C'est bien là sa figure, sa taille, sa démarche; mais le son de cette voix qui est si changé; mais cette froideur que je ne puis comprendre... et cependant une si étonnante ressemblance peut-elle exister?

M. DE MORONVAL, *gravement.* Elle existe. Il y a six mois, madame, que je parcours les républiques et les principautés de votre belle Italie... A Milan, à Bologne, à Florence, j'ai été pris pour un Vénitien qui m'avait précédé dans chacune de ces villes et notre prodigieuse ressemblance a fait naître bien des quiproquos dont le plus agréable pour moi est assurément celui-ci... C'est à Rome et chez la comtesse Gnieciardini, que j'ai appris enfin le nom de ce mystérieux cavalier dont on me parlait partout et que je ne pouvais rencontrer nulle part... Ce nom, on me le jetait de tous les côtés, et c'est bien celui que vous venez de prononcer: Beppo. Mais je vous le répète, voilà tout ce qu'il y a de commun entre cet homme et moi, et maintenant j'en suis désespéré...

OLIVIA. Vos paroles ont un accent de vérité qui me force pour ainsi dire, à vous croire... et puis vous avez tant de galanterie qu'il serait vraiment bien difficile que vous ne fussiez pas français.

M. DE MORONVAL, *souriant.* En doutez-vous encore?.. j'ai sur moi mon portefeuille de voyage et des lettres de famille que je puis vous montrer... Serez-vous plus exigeante que les autorités de places fortes et la police de frontières? mais à quoi bon vous offrir cette preuve? il en est une encore plus irrécusable...

OLIVIA. Et laquelle?

M. DE MORONVAL. Je la lis dans vos yeux. maintenant votre cœur ne vous dit plus rien pour moi... tenez, je rendais grace à cette ressemblance qui m'a valu le bonheur de vous voir; mais, au fait, je dois la maudire.

OLIVIA. La maudire!

M. DE MORONVAL. Vous en aimez un autre...

OLIVIA. Je ne prends cela que pour une galanterie.

M. DE MORONVAL. Je n'ose vous prier d'y voir une déclaration.

OLIVIA. Décidément, vous êtes un français... Mais n'oubliez pas ce que vous m'avez dit tout à l'heure : Je suis trop fier pour profiter d'une méprise.

M. DE MORONVAL. Je m'en souviens, madame, et vous m'accorderez, j'espère, tout ceci, j'ai fait preuve d'une grande bonne foi.

OLIVIA. Certes, je vous l'accorde.

M. DE MORONVAL. Eh! bien, je vais vous demander une récompense... J'avais commandé que ma chaise de poste vint me prendre ici... Les termes de votre billet m'en donnaient peut-être le droit... Irai-je donner un contre-ordre, et voulez-vous dénouer si vite une liaison si bizarrement commencée?

Olivia lui fait signe de prendre un fauteuil; ils s'asseyent.

OLIVIA. Vous partez donc bien positivement cette nuit?

M. DE MORONVAL. J'avais juré que rien ne pourrait me retenir.

OLIVIA. Vous restez bien peu de temps dans cette Rome où tant d'étrangers oublient leur patrie... L'intérêt qui vous appelle en France est donc bien sacré?

M. DE MORONVAL. Jugez s'il doit l'être... je suis attendu par ma mère, qui est seule et que j'ai quittée depuis trois ans... Il faut que je me hâte de revenir, madame; car je suis son unique amour dans le monde; car elle tient à moi plus qu'à son existence sur la terre et presqu'autant qu'à son avenir dans le ciel.

OLIVIA. Comment vous êtes-vous séparé d'une si tendre mère?

M. DE MORONVAL. C'est bien mal, n'est-ce pas? ah! je ne puis songer à cela sans qu'un remords poignant m'entre dans le cœur... mais que voulez-vous?.. je dépérissais de langueur et d'ennui dans notre vieille et silencieuse maison... Ma mère est pourtant bien bonne; je l'aime bien, ma mère; mais elle était si triste, mais son cœur s'épanchait si difficilement dans le mien!.. et puis j'avais vingt ans... je me lassai de ma vie monotone et calme, et du bonheur intime qu'on trouve au foyer maternel... je voulus une existence plus variée, des émotions plus vives... je voulus voyager... Insensé que j'étais! depuis trois ans que j'ai quitté ma patrie, je n'ai pas encore atteint le fantôme après lequel je cours... Les rêves de ma jeunesse ne se réalisent pas... mon cœur est resté aride et souffrant, et c'est peut-être une punition du ciel!.. Mais quelle nécessité de vous parler de cela? je suis sûr que vous ne pouvez me comprendre... ces détails vous lassent.

OLIVIA. Je ne puis vous dire à quel point ils m'intéressent.

M. DE MORONVAL. Que vous êtes bonne!.. du moins, encouragez-moi à continuer en me rendant franchise pour franchise, et confidence pour confidence.

OLIVIA. Oh! il me faut bien peu de mots pour satisfaire votre curiosité : Orpheline dès l'enfance, je fus élevée pour le théâtre. Après avoir chanté à Milan, à Florence, à Venise, je suis venue à Rome où j'attends un engagement... Voilà tout... Revenons à vous; vous fûtes saisi de la passion des voyages?..

M. DE MORONVAL. Oui; mais je savais combien j'étais nécessaire au bonheur de ma mère, et je surmontai long-temps cette passion... cependant ma santé s'altérait, ma misanthropie devenait inquiétante; je voulais en cacher la cause à ma mère, mais quel est le secret que la tendresse d'une mère n'a pas bientôt pénétré?.. Elle-même ordonna mon départ. Va-t-en, me dit-elle, quitte ta patrie et ta mère puisque tu n'es pas heureux près de ta mère et dans ta patrie; ne reviens que lorsque tu seras guéri; je ne succomberai pas au chagrin de ton absence; j'en ai supporté tant d'autres!

OLIVIA. Elle est donc bien malheureuse?

M. DE MORONVAL. Je n'ai jamais deviné ni compris ce qu'elle souffre; mais elle souffre, j'en suis sûr.

OLIVIA. Elle est veuve?

M. DE MORONVAL. Je n'ai pas connu mon père; issu d'une riche et noble famille du Languedoc, il exerçait de hautes fonctions judiciaires à Toulouse... Des affaires d'intérêt lui firent quitter ma mère la troisième année de leur mariage; une maladie foudroyante l'emporta avant son retour et ma mère resta veuve à vingt ans... veuve et seule avec moi... Jamais elle n'a voulu se remarier.

OLIVIA. Et vous ne savez pas si le chagrin intime qu'elle nourrit depuis si long-temps est étranger à son veuvage?

M. DE MORONVAL. Je ne sais... je sais que je n'aurais pas dû la quitter... mais s'il plaît à Dieu, je vais bientôt la revoir!...—je me demande pourquoi je vous ai raconté tout cela, madame... c'est qu'un vague penchant m'attire vers vous; c'est qu'à défaut d'un sentiment plus doux, je veux votre amitié...

OLIVIA. Elle vous est acquise; et quoique vous soyez au moment de partir, je ne désespère pas de vous voir encore... Et votre mère est instruite de votre prochaine arrivée?...

M. DE MORONVAL. Non... lorsque j'ai quitté Toulouse, une vieille mendiante qui m'aimait beaucoup, et qui sans doute voulait me retenir, me prédit que ma passion pour les voyages me serait fatale et que je mourrai hors de la France.

OLIVIA. *riant.* Vous ajoutez foi à cet horoscope ?

M. DE MORONVAL. J'en ai honte, et pourtant je n'apprendrai mon retour à ma mère que lorsque cette prédiction ne pourra plus se réaliser...

OLIVIA. C'est-à-dire, quand vous aurez mis le pied sur le sol Français... si vous voulez, je vais vous donner un talisman qui vous empêchera de mourir par l'eau, le fer ou le poison.

M. DE MORONVAL. J'ai déjà pour talisman ma bonne épée française ; mais j'accepte comme un souvenir tout ce que vous voudrez me donner...

OLIVIA. C'est ce bouquet de fleurs qui a été béni par le St.-Père.

M. DE MORONVAL. Il ne me quittera plus. (*Il respire le bouquet et le met dans sa poitrine.*) Quelle émotion inconnue !... quel parfum pénétrant et doux !... je ne sais ce que j'éprouve, mais je sens que mes paupières... Oh ! trahison ! de l'air, de l'air ! (*Il se dirige vers une fenêtre et tombe sur un fauteuil placé près du cabinet de droite.*) Ah !...

OLIVIA. Il dort... l'effet de ce narcotique a été aussi prompt que je l'espérais... son sommeil est profond, mais il n'est pas encore éternel. — Je n'ai pas voulu me charger toute seule de cette responsabilité. C'est Beppo qui doit l'assumer sur sa tête... Que deviendrais-je, si, le crime accompli, il refusait d'en accepter les conséquences ?... C'est à lui de frapper ; il faut que je l'unisse à moi par une de ces chaînes qui sont trempées dans le crime et qui ne se brisent qu'au jour du jugement dernier !.. (*Elle tâte la poitrine de Moronval.*) Son portefeuille est là... a-t-il dit... oui... le voici, des lettres... presque toutes de la même écriture et signées Charlotte de Moronval.. c'est le nom de sa mère, quelques-unes d'un vieux domestique appelé Daniel... Les dates embrassent trois années... ce qu'il vient de me dire et ce que je lirai là suffira pour que je connaisse à fond l'histoire de sa famille... c'est bien. — de ce côté-ci, un secret... (*elle cherche.*) je le briserai... auparavant, cachons ce jeune homme aux yeux de Beppo. Je le connais, c'est lentement et par dégrés que je lui apprendrai ce que j'ai fait et ce qu'il doit faire...

Elle pousse dans le cabinet le fauteuil à roulettes sur lequel M. de Moronval s'est endormi.

Beppo joue maintenant ; mais le moment de son retour n'est pas éloigné. — plaise au démon du jeu qu'il ait perdu... ces jours-là, il est tout à moi !

SCENE V.

OLIVIA, JACINTHA, *qui entre précipitamment ; puis,* BEPPO.

JACINTHA. Signora, signora, voici le signor Beppo, qui revient... Il a l'air d'être encore de plus mauvaise humeur que de coutume...

OLIVIA. Hé bien ?...

JACINTHA. C'est que s'il rencontre le gentilhomme français... il a disparu !

OLIVIA. Silence !

Beppo entre et se jette dans un fauteuil.

BEPPO. Quelle veine affreuse ! tous mes calculs déjoués, malédiction !

Moment de silence. Olivia fait signe à Jacintha de se retirer.

JACINTA, *sortant.* Quelle tranquillité !

SCENE VI.

OLIVIA, BEPPO.

OLIVIA, *allant s'appuyer sur le fauteuil de Beppo,* Beppo...

BEPPO. C'est vous !...

OLIVIA. Quoi, me fais-tu un reproche de t'avoir attendu ?

BEPPO. Hé ! je ne vous fais jamais de reproches, vous le savez bien ; laissez-moi.

OLIVIA. Tu n'es pas dans ton jour de flatteries.

BEPPO. Oh ! ni dans mon jour de bonheur.

OLIVIA. Combien as-tu perdu ?

BEPPO. Plus que vous ne gagneriez en dix ans avec votre voix... Enfer ! Il faut convenir que je fais étrangement mentir deux proverbes : l'un, celui qui donne tant de bonheur aux bâtards...

OLIVIA. L'autre ?

BEPPO. L'autre ! — Malheureux au jeu, heureux en femmes !

OLIVIA. Oh ! je sais depuis longtems combien tu es ingénieux dans les duretés que tu m'adresses... explique-toi cependant. — Parce que j'ai tout quitté pour te suivre, parce que je me suis entièrement dévouée à toi, est-ce une raison pour me traiter avec tant de mépris ? — que t'ai-je fait !

BEPPO. Ce que tu m'as fait ?.. ah ! ne cherche pas à me le rappeler, Olivia, car il y a dans ces souvenirs de quoi me faire perdre le peu de raison qui me reste... ce que tu m'as fait ?..Tu t'es emparé de moi dès que tu m'as connu ; tu m'as enlacé dans ton influence fatale !... Ah ! maudit soit le jour où mon mauvais ange m'a poussé sur ton chemin, le jour où je t'ai dit : je t'aime !.. J'avais sans doute en moi le germe de toutes les mauvaises passions, mais avec quelle art, avec quelle patience, avec quel amour tu

les as développées! tu voulais me faire à ton image! Olivia, tu as été pour moi le génie du mal; je n'avais qu'un pied dans le crime et tu m'y as poussé tout entier... Ce que tu m'as fait?.. tu m'as fait une vie d'angoisses et de désastres, tu m'as fait des jours sans repos et des nuits sans sommeil... tu m'as fait ce que je suis! — regarde ton œuvre; en es-tu contente;

OLIVIA. Je croyais que tu n'avais été qu'au jeu ce soir; dans quel théâtre as-tu retenu cette tirade de tragédie?

BEPPO. Olivia, n'as-tu donc d'une femme que le visage et la voix trompeuse? n'y a-t-il pas en toi quelque chose qui réponde au mot de remords? Ah! ton ouvrage est encore incomplet. Je croyais te ressembler, mais je me trompe. Donne-moi donc ton sourire calme; ton âme, où tout ce que je dis passe comme de l'eau sur un miroir; ton front serein; ta vie heureuse.

OLIVIA. Heureuse...où en veux-tu venir, parle.

BEPPO. Hé bien! je suis las du crime.

OLIVIA. Dis donc que tu es las de moi!..

BEPPO. Est-ce que cela ne revient pas au même?..

OLIVIA. Ah! tu es bien cruel!.. au lieu de me torturer ainsi, aie donc une fois la pitié de m'ouvrir la poitrine et de m'arracher le cœur. C'est une grande grâce que tu me ferais, Beppo, car ton poignard ne peut pas être plus acéré que tes paroles... va, je ne sais si j'ai eu sur ta vie la fatale influence que tu m'attribues; mais depuis que je t'aime, je suis bien changée aussi! autrefois du moins... au milieu de mes égaremens insensés, j'avais des retours sur moi-même... je pouvais pleurer et prier maintenant, mes lèvres se glacent, ma langue s'engourdit, dès que je veux murmurer le commencement d'une prière; et depuis deux ans, voici la première fois que j'ai pleuré! oh! je te le répète, pitié! plus de ces injures poignantes. ou bien, tue-moi!

Elle tombe à genoux.

BEPPO, *d'une voix sombre.* Tu m'aimes donc?

OLIVIA. Souviens-toi de ce que j'étais quand je t'ai connu : une femme heureuse, libre, insouciante; jouant avec la passion qui devait la consumer un jour; regarde ce que je suis maintenant : une femme misérable, agenouillée et sanglottant à tes pieds et dis si pour expliquer ma vie, tu trouves un autre mot que mon amour pour toi!...

BEPPO. Assez — lève-toi, oublie et pardonne. Vois-tu, je suis dans des dispositions sinistres aujourd'hui : mes nerfs sont étrangement irrités... pose la main sur mon front... Il brûle, n'est-ce pas? j'ai la fièvre. Ce n'est pas que je songe à la perte que j'ai faite... non... cela tient à je ne sais quoi... à un malaise tout physique, à l'électricité de l'atmosphère... n'y a-t-il pas un orage dans le ciel?.. oui... d'instans en instans, l'horizon s'embrase..... j'ai une soif ardente!

OLIVIA, *lui offrant à boire.* Tiens, mon Beppo.

BEPPO. Merci... oh! je ne puis rester en place, il faut que je sorte.

OLIVIA. Où vas-tu?

BEPPO Je veux regagner ce que j'ai perdu... j'ai joué avec trop de malheur; la chance doit tourner.

OLIVIA. Et de l'argent?

BEPPO *s'arrêtant tout à coup.* N'en avons-nous plus?

OLIVIA. Fazzalone et Matéo, les deux juifs maudits sont venus dans la journée... ils ont parlé de billets échus, de prison... à ce mot j'ai tremblé et j'ai donné pour t'acquitter tout ce qui me restait d'or et de bijoux. Je n'ai plus que cette bague, mais elles vaut cent pistoles; prends-la.

BEPPO. Malheur à moi! voici que je t'ai réduite à la misère.

OLIVIA. Ne songe pas à cela, Beppo.

BEPPO. Fazzalone et Matéo ne sont pas mes seuls créanciers.. j'en ai d'autres aussi impitoyables... nous serons forcés de quitter Rome, Olivia.

OLIVIA. Oui, Rome et l'Italie... car ce n'est pas tout; les parens de ce comte Sicilien qu'on trouva mort dans son lit, avec un poignard dans le sein, prétendent que ce malheur fut le résultat d'un assassinat et non d'un suicide — et tu sais à quoi t'en tenir là-dessus?

BEPPO. C'est bien. On m'arrêtera demain ou cette nuit; c'est là ce que tu veux dire, n'est-ce pas? Hé bien, qu'ils viennent!.. je ne me défendrai pas... je suis las de vivre et de lutter contre ma mauvaise étoile... j'ai fait assez de faux pas dans cet horrible chemin où je marche depuis quatre ans entre le crime et la misère, toujours prêt à tomber dans l'un ou l'autre abime... donne-toi, si tu veux, la dernière joie de me dire que tu avais tout prédit; je t'écouterai sans colère; me voici résigné à tout...

OLIVIA. Moi, que je te fasse des récriminations inutiles en face d'un danger si pressant... moi que je songe au passé!. je vais te prouver que tous mes regards sont portés vers l'avenir... (*Après un silence.*) Te souviens-tu de ce gentilhomme français que nous avons rencontré au bal et qui te ressemble tant? ressemblance inconcevable, identité inouie et dont Rome entière est la dupe?

BEPPO. Oui... je m'en souviens... à cette

fête, tout le monde l'abordait en lui donnant mon nom... pour moi j'éprouvais en le regardant je ne sais quels sentimens confus dont je ne me rendais pas compte.... j'ai songé depuis qu'un homme devant qui je ne passais pas avec indifférence ne pouvait m'inspirer que de la haine.... donc je le hais : n'en parlons plus.

OLIVIA. C'est justement de lui qu'il faut parler. Ce gentilhomme s'appelle Moronval; il est de Toulouse et l'unique héritier d'une très riche famille.. c'est de lui-même que je tiens ces détails. J'ai voulu le voir et il est venu; et j'ai étudié de près votre ressemblance... sais-tu qu'elle tient du prodige ?

BEPPO. Je le sais; je joue avec lui la comédie des Menechmes. Tout-à-l'heure encore, un français de ses amis m'a arrêté dans la rue en me demandant si mon départ était toujours fixé pour cette nuit... Mais encore une fois, où veux-tu en venir?

OLIVIA. Ecoute, tu vas être proscrit; tu n'as point de fortune, point de famille, point de nom. Ton avenir est sombre et pourtant une juste ambition te dévore. Tu as consumé jusqu'ici dans de vaines luttes contre le malheur et contre les préjugés une énergie digne d'une meilleure destinée..... Il ne te fallait pour parvenir qu'une chance favorable, une seule! jusqu'ici elle t'a fui; aujourd'hui elle se présente. Veux-tu la saisir? toi qui n'as point de nom, point de fortune, point de famille, veux-tu une famille honorée et puissante, une fortune immense, un grand nom que tu feras encore grandir ?

BEPPO. Quel crime vas-tu me proposer ?

OLIVIA. Ah! le temps est cher; il ne faut point le perdre en vaines paroles; il faut m'écouter.

BEPPO. Achève donc.

OLIVIA. Dans une demi-heure, la voiture de M. de Moronval, sera devant cette porte prête à l'emporter vers la France et vers sa famille; il faut partir à sa place et sous son nom.

BEPPO. Je ne te comprends pas...

OLIVIA. Tu ne comprends pas que le comte de Moronval a quitté sa famille depuis trois ans, que tu lui ressembles à tromper même les yeux d'une mère et que si tu te présentes hardiment à sa place, personne ne pourra et n'osera dire : ce n'est pas lui! — ce projet te surprend; il est audacieux, j'en conviens, mais avant de te le proposer, je l'ai médité long-tems et le succès m'en est assuré. La chaise de poste dans laquelle M. de Moronval doit voyager seul, va venir le prendre ici; c'est toi qu'elle emmènera. Ce portefeuille renferme toute sa correspondance pendant trois ans et des papiers de famille qui établissent sa naissance et son nom. La correspondance t'apprendra les détails de son histoire; les papiers de famille seront tes titres. Moi, je partirai demain — car il serait imprudent de t'accompagner — et nous nous rejoindrons à Marseille. Là, nous nous entendrons sur la manière de te présenter à ta famille : mais tu ne peux manquer d'en être reconnu; la ressemblance est si grande et le mensonge si miraculeux!

BEPPO. Oui, c'est une conception infernale... mais tu es folle!.. et le véritable Moronval, il restera donc éternellement en Italie. Il ne viendra jamais réclamer sa famille et me jeter au visage la qualification d'imposteur ?

OLIVIA, *le conduisant devant le cabinet, où Moronval est endormi, et soulevant la portière.* Regarde.

BEPPO. Empoisonné !

OLIVIA. Endormi.

BEPPO. Mais quand il s'éveillera, qui l'empêchera de partir ?

OLIVIA. Aussi faut-il qu'il ne s'éveille jamais.

BEPPO. Je comprends maintenant.

Un silence.

OLIVIA, *s'approchant.* Et que dis-tu de mon projet ?

BEPPO. Qu'il est digne de toi.

OLIVIA. Mais tu l'adoptes ?

BEPPO. C'est donc un assassinat que tu me demandes... malheureuse, que ne le disais-tu d'abord ? crois-tu que je t'aurais si long-tems écoutée ?

OLIVIA. Croyais-je que Beppo s'arrêterait aux moyens en présence d'un résultat si beau ?

BEPPO. Eh bien, nieras-tu l'influence horrible que tu exerces sur ma destinée ?... nieras-tu maintenant que tu sois mon mauvais génie ? oui, c'est toujours ta voix qui me pousse au mal; c'est toi que je retrouve derrière tous mes crimes. Cette fois je te résisterai... arrière ! j'ai horreur du sang et j'ai horreur de toi !

OLIVIA. Horreur du sang!... oublies-tu si vite tout celui que tu as déjà versé... n'as-tu pas tué le comte de Bellacasa dont les parens te poursuivent ?

BEPPO. Oui, mais c'était une vengeance; il t'aimait, et alors j'étais jaloux !

OLIVIA. Et Pandolfo-Marini de Vérone, est-ce qu'il allarmait aussi ton amour ?

BEPPO. Celui-là, c'était une justice; il m'avait appelé bâtard ! et refusait de se battre avec moi.

OLIVIA. Eh bien, soit; tous ces meurtres étaient légitimes, mais celui-ci est nécessaire. Ce que tu as fait deux fois pour la vengeance d'un moment, ne le feras-tu

pas une fois pour l'intérêt de toute ta vie ? tu es dans une route fatale, j'en conviens, Beppo; mais ce coup de poignard t'en fait sortir, et tu seras maître de n'y plus rentrer. Avec un nom nouveau, tu commenceras une vie nouvelle; tu seras un homme puissant, riche, honorable—honoré—et si parfois un souvenir du passé glisse sur ton front pâle, tu le chasseras avec la main comme on chasse un mauvais rêve... Tu veux redevenir honnête homme ? tant que tu seras l'aventurier Beppo, en auras-tu la puissance ? non; le préjugé t'enlace, la société te repousse, tu es au crime comme à l'infortune. Ah ! si je n'étais pas une femme, si je n'avais pas craint de trembler en portant le coup, si j'avais la force de jeter un cadavre aux flots du Tibre qui coule sous ces fenêtres; j'aurais frappé moi-même ! j'aurais pris la responsabilité du crime, devant Dieu — s'il existe — et devant les hommes — s'ils le découvrent ! toi, tu n'en aurais eu que les avantages ! Mais, vois donc, vois comme les circonstances te favorisent. Moronval est là, endormi... et autour de nous, la nuit est noire et le silence profond... Qui pourra dire; j'ai vu le meurtre, personne! demain, les amis d'un jour que tu as dans ce pays apprendront que Beppo a disparu... Eh bien, diront-ils, il a bien fait de se soustraire aux poursuites de l'inquisition romaine ; et puis tout sera fini. Je rends graces maintenant au hasard qui t'a jeté dans le monde sans famille et sans nom. Le vieillard qui t'a élevé est mort il y a trois années en emportant dans le tombeau le secret de ta naissance. Il n'y a donc personne sur la terre qui s'occupe sérieusement de toi ; il n'y a personne qui soit intéressé à reconnaître un jour Beppo le misérable, sous l'habit du noble comte de Moronval..... Mais parle donc enfin et dis-moi si c'est dans une circonstance aussi décisive que tu veux manquer d'énergie pour la première fois.

BEPPO. Tais-toi ! tais-toi ! ne me demande pas du courage. Si ce crime était commis, il serait bien plutôt l'effet de ma lâcheté... Oh ! ta voix soulève en moi l'orage de toutes les mauvaises passions... Tes conseils s'infiltrent dans mon âme comme un invincible poison... qui donc t'imposera silence ? qui viendra à mon secours ?..... Ciel ! Tybalt !

Tybalt ami de Beppo, entre précipitamment.

SCÈNE VII.

OLIVIA, TYBALT, BEPPO.

TYBALT. Beppo, Beppo, je suis heureux de te trouver debout... depuis le billet que je t'ai écrit, j'ai recueilli de nouvelles informations..... les sbires doivent venir t'arrêter cette nuit.

OLIVIA, *avec joie*, Ah !

BEPPO. Que dis-tu ?

TYBALT. Qu'il faut fuir.... qu'il faut quitter Rome pour long-tems... pour toujours, peut-être... — Comme tu es en désordre !.. sans doute tu avais appris le coup qui te menace, et tu t'apprêtais à le parer ?

OLIVIA, *passant auprès de Beppo et lui prenant la main.* Oui, il s'apprêtait à partir.

TYBALT. Hâte-toi donc, car tu n'as peut-être plus une heure...adieu... adieu !

BEPPO. Adieu !

Tybalt sort.

SCENE VIII.

OLIVIA, BEPPO.

OLIVIA. Eh bien, es tu décidé ? il s'agit ici de ta vie ou de ta mort. Dans une heure des sbires entreront dans cette salle; mais dans cinq minutes, une voiture s'arrêtera devant cette porte... y monteras-tu ?

BEPPO, *après un silence.* J'y monterai savoir s'il dort.

Olivia fait un mouvement de joie, et entre dans le cabinet. Beppo se dirige en chancelant vers la table, prend le portefeuille et les papiers et les serre dans sa poitrine ; puis après un nouveau silence.

BEPPO. Allons !... — c'est la fatalité qui le veut.

OLIVIA, *rentrant.* Je me suis assurée de son sommeil et de l'isolement qui nous environne..... la pluie tombe à flots et grossit le Tibre... demain matin, Moronval aura le vaste océan pour tombe, et la mer est fidèle..... —Es-tu prêt ?

Beppo se lève. En ce moment on entend la voix de Salvati qui chante dans le lointain :

Gondolier Romain
Poursuis ton chemin
sur l'onde ;
Fuis ; n'entends-tu pas
Le foudre là-bas,
Qui gronde ?

Un démon te suit,
Caché dans la nuit
Profonde ;
L'assassin tremblant
Jette un corps sanglant
Dans l'onde.

OLIVIA. C'est la voix d'un pêcheur qui s'éloigne. — Beppo !.....

BEPPO, *qui est retombé pétrifié sur son siége.* Qui m'appelle ? est-ce vous ?

OLIVIA. L'heure va sonner, l'heure va sonner!

BEPPO. Oui, il est tard!... j'ai besoin de repos.

OLIVIA. Dans cette chambre il y a quelqu'un qui t'attend.

BEPPO. Qui donc?

OLIVIA. Eh, tu le sais bien. (*On entend le bruit de la chaise de poste qui arrive devant la maison.*) Entends-tu? C'est la chaise de poste qui vient le chercher; tu n'as plus qu'un instant. Est-ce à l'aventurier Beppo que je parle, ou bien au comte de Moronval?

BEPPO. C'est au comte de Moronval.

Il prend son poignard et se précipite dans le cabinet, onze heures sonnent.

OLIVIA, *seule.* Onze heures!..... (*On entend un gémissement prolongé.*) Maintenant Beppo est à moi pour l'éternité..... il y a un crime entre nous deux.

BEPPO, *revenant en scène.* Olivia! Olivia!..

OLIVIA. Il est mort?

BEPPO. Il se débattait... mais je l'ai jeté dans le Tibre et la vague s'est refermée sur lui.....

OLIVIA, *curieusement.* Et le coup a été porté d'une main sûre?

BEPPO. Ah! ne me demande pas ces détails... c'est trop affreux... Ma destinée est donc remplie!.... assassin... et cette fois assassin sans excuse!...

OLIVIA. On monte... c'est le cocher sans doute... prends ce manteau.

BEPPO. Et du sang..... n'ai-je pas de sang sur moi?

OLIVIA. Eh non, non!.. allons, du courage!

BEPPO. Je n'aurai jamais la force de me traîner jusqu'à cette voiture, soutiens-moi...

Entre un cocher.

LE COCHER. M. de Moronval?

Beppo se relève.

OLIVIA. Le voilà. — Adieu, comte; au revoir à Marseille!

BEPPO, *d'une voix strangulée.* Au revoir à Marseille!

Fin du premier acte.

ACTE II.

Dans la maison de campagne de madame de Moronval, à deux lieues de Toulouse.— Un salon dans le style gothique. Grandes portes à droite et au fond; au deuxième plan de gauche, une fenêtre entr'ouverte sur un balcon d'où l'on aperçoit la campagne.

SCENE PREMIERE.

MAD. DE MORONVAL, *endormie sur un lit de repos;* INÈS, *assise auprès d'elle et travaillant à un ouvrage de tapisserie;* DANIEL, *qui entre par le fond.*

INÈS. Doucement, doucement, Daniel; elle dort.

DANIEL. Puisse ce sommeil lui rendre un peu de calme! Ma pauvre maîtresse! oh! qu'il y a dans ses traits d'accablement et de souffrance!

INÈS. Le médecin n'est-il pas encore venu?

DANIEL. Et que peut le médecin pour la guérison de madame? ses douleurs morales la mettent dans un bien plus grand danger que l'affaiblissement de ses forces: c'est l'amour maternel qui la tue. Allez, mademoiselle, ce n'est plus des hommes qu'il faut attendre du secours; il n'en faut attendre que de la Providence, qui d'un moment à l'autre peut nous ramener M. de Moronval.

INÈS. Il reviendra, Daniel. J'ai tant prié!

DANIEL. Chaque jour, mes prières se mêlent aux vôtres; mais nous avons beau faire et beau dire, madame croit que tout est fini pour son fils et pour elle. Depuis cette nuit fatale—il y a trois mois de cela à peu près—depuis cette nuit où elle se réveilla tout à coup en criant: Au secours! on vient d'assassiner mon fils; j'ai senti le poignard qui entrait dans son cœur... Il s'est fait en elle une révolution qui l'a conduite en bien peu de temps aux portes du tombeau...

INÈS. Silence, je crois qu'elle s'éveille...

DANIEL. Non, mais son sommeil est encore agité par des rêves pénibles...

MAD. DE MORONVAL, *rêvant.* Est-ce lui?.. est-ce là mon fils? sanglant et pâle... O Dieu, qu'il est changé!

DANIEL. Dire qu'elle ne peut goûter un instant de repos, pas même dans le sommeil!..

INÈS. Une seule pensée l'occupe.

MAD. DE MORONVAL, *endormie.* Est-ce toi qui m'attendais? où donc? dans le tombeau? Viens alors; donne-moi ta main... Il y a long-temps que je suis prête.

INÈS, *pleurant.* Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! j'aime encore mieux la réveiller que la laisser dans un songe aussi triste... (*Elle prend une mandoline et joue quelques mesures.*) Essuie tes larmes, bon Daniel; aie au-

tant de courage que moi.—Tu vois bien que je ne pleure plus. Je veux même essayer de sourire. — Faisons croire à ma tante que nous ne partageons pas ses inquiétudes.

MAD. DE MORONVAL, *s'éveillant.* Inès... ma fille...

INÈS. Hé bien, es-tu reposée?

MAD. DE MORONVAL. Y a-t-il longtemps que je dormais?

INÈS. Une heure à peu près.

MAD. DE MORONVAL. Et rien de nouveau pendant mon sommeil?.. pas de lettres? Oh! tu me l'aurais déjà dit?

INÈS, *effeuillant une marguerite qu'elle a prise dans un bouquet attaché à sa ceinture.* Ecoute et regarde. Je consulte mon oracle. Je me marierai... je ne me marierai pas...

Elle continue tout bas.

MAD. DE MORONVAL. Enfant!.. — Eh bien?

INÈS, *avec joie.* Je me marierai! Tu n'as pas oublié le nom de mon fiancé, n'est-ce pas? Je n'en aurai jamais d'autre.

MAD. DE MORONVAL. Que le ciel t'entende! mais ce n'est pas moi qui mettrai ta main dans la main de mon fils.

INÈS. Pourquoi, ma mère?

MAD. DE MORONTAL. Inès, parce que je me meurs!

INÈS. Oh! quelles sombres pensées! peux-tu parler de me quitter?..

MAD. DE MORONVAL. Je voudrais ne pas t'affliger; mais j'aime mieux te préparer au malheur qui me menace... il faut d'avance t'inspirer du courage...

INÈS. Du courage, et pourquoi? et que ferais-je toute seule dans le monde, moi, pauvre orpheline, qui ne tenais à vivre que pour te consoler!

Elle cache sa tête dans les genoux de madame de Moronval.

DANIEL, *s'approchant.* Calmez-vous.

MAD. DE MORONVAL. C'est toi, Daniel, mon vieil ami? est-ce que tu veux aussi me consoler, toi? Voyons; quel pieux mensonge vas-tu me faire? Oh! c'est en vain que tu chercherais à m'inspirer un espoir que tu n'as plus... je lis ta douleur dans tes yeux.

DANIEL. Madame, je suis bien vieux, et beaucoup s'en vont avant mon âge... Je vous demande pourquoi le bon Dieu me laisserait si long-temps sur la terre, si ce n'était pas pour revoir et pour embrasser votre fils?

MAD. DE MORONVAL. Hélas! la même idée me vient quelquefois... il me semble comme à toi que c'est par un miracle que le fil de ma vie n'est pas encore rompu... il me semble que ma vie est attachée à mon titre de mère, et que si j'avais effectivement perdu ce titre si douloureux et si sacré, je serais maintenant morte. (*Un silence.*) Donne-moi ton bras, Inès, je veux changer de place...conduis-moi vis-à-vis le portrait de mon fils... là... je ne sais pourquoi j'ai conservé l'habitude de m'asseoir près de ce balcon; je m'y plaçais autrefois, parce qu'il donne sur la grande route, et que je voulais être la première à voir arriver mon fils... mais je n'aurai pas cette joie!... Mes pauvres yeux ont versé tant de larmes...ma vue est affaiblie comme le reste!

INÈS. Tu revivras en revoyant ton fils.

MAD. DE MORONVAL. Tu ne peux juger de la ressemblance de ce portrait, Inès... tu ne sais pas comme c'est bien là l'expression de ses yeux et la grace de son triste sourire... Il nous avait quittés avant que tu ne fusses ma pupille; s'il t'eût connue, mon enfant, il serait peut-être resté...

INÈS. Il ne m'aurait jamais aimée plus que sa mère...

MAD. DE MORONVAL. Non; mais nous aurions été deux pour le retenir... Ne parlons plus de cela; je reprendrais mes idées noires... Tiens, Inès; lis-moi la Bible : c'est le livre qui console et qui fait espérer.

INÈS. Quel endroit choisirai-je?

MAD. DE MORONVAL, *lui donnant le livre ouvert.* Le premier venu.

INÈS, *lisant.* « Ruben étant retourné à la citerne, et n'y ayant point trouvé Joseph, déchira ses vêtemens, et vint dire à ses frères : L'enfant ne paraît plus, et que deviendrai-je? Après cela, ils prirent la robe de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué...

MAD. DE MORONVAL. Continue.

INÈS. » Ils l'envoyèrent à son père, lui faisant dire par ceux qui la portaient, voici une robe que nous avons trouvée; voyez si c'est celle de votre fils ou non.

» Le père l'ayant reconnue, dit : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle a dévoré Joseph...

MAD. DE MORONVAL. Une bête cruelle a dévoré Joseph...

INÈS. » Et ayant déchiré ses vêtemens, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort long-temps.

» Alors tous ses enfans s'assemblèrent pour tâcher de soulager leur père dans sa douleur; mais il ne voulut point recevoir de consolations, et il leur dit : Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils au fond de la terre. Ainsi, il continua de pleurer. »

MAD. DE MORONVAL. Est-ce un nouvel avertissement que vous m'envoyez? ô mon Dieu! Est-ce que je recevrai aussi les habits sanglans de mon fils? est-ce aujourd'hui que l'on viendra m'apprendre sa

mort?

Un silence.

ANDRÉ, *entrant*. Madame, une dame dont la voiture vient de verser à cinquante pas de la grande grille, demande l'hospitalité dans votre château en attendant quelle puisse continuer sa route.

DANIEL. Une voiture a versé devant la grande grille! mais la route est plate comme la main...

MAD. DE MORONVAL. Depuis que j'habite cette maison, voici la première fois qu'un pareil accident arrive. Va recevoir cette dame, Inès.

Inès et André sortent.

SCENE II.

MAD. DE MORONVAL, DANIEL.

MAD. DE MORONVAL. Maintenant que cette enfant est partie, maintenant que je suis seule avec toi, je puis me livrer à toutes mes inquiétudes, à tout mon désespoir. Daniel, Daniel, je ne reverrai pas mon fils!

DANIEL. Quel nouveau sujet d'alarmes?..

MAD. DE MORONVAL. De nouveaux sujets d'alarmes?..et que te faut-il donc, mon Dieu! Quoi, mon fils ne m'a pas écrit depuis trois mois, lui qui m'écrivait toutes les semaines; c'est en Italie qu'il voyage, dans ce pays de trahisons et de traîtres, de poisons et de poignards, et cela ne suffirait pas pour me plonger dans de mortelles inquiétudes? Ah! que dis-je, des inquiétudes? ce qu'il y a dans mon cœur, maintenant, c'est une certitude affreuse, c'est la conviction que mon fils n'est plus! Au-dedans de moi, au dehors de moi, tout prend une voix pour m'avertir de mon malheur. Je suis assaillie par toutes sortes de présages... ces rêves que je fais, et où je vois toujours mon fils expirant, crois-tu que ce ne soit pas une révélation du ciel? est-ce le hasard qui a ouvert tout exprès pour moi cette page de la Bible où les frères de Joseph apportent à Jacob la dépouille sanglante du plus cher de ses enfans... Ah! quand ce malheureux valet est entré pour m'apporter une nouvelle indifférente, j'ai frissonné, tous mes membres ont tressailli, et je croyais déjà lire sur son front l'arrêt de ma mort et la nouvelle de la mort de mon fils!

DANIEL. Tout cela ne prouve qu'une chose, madame, c'est que la mort de monsieur le comte n'est certaine que dans votre imagination; vous voyez combien votre inquiétude enfante de chimères... Je ne suis pas tranquille, certes; je ferais un mensonge si je vous le disais; mais des lettres peuvent se perdre, mais votre fils peut-être malade... rien ne prouve encore...

MAD. DE MORONVAL. Il est mort, te dis-je, et je reconnais ici le doigt de Dieu; je vois bien que vingt années de remords et de larmes ne l'ont pas apaisé.

DANIEL. Vous, des remords! vous, ma bonne et vertueuse maîtresse! ah! j'ai veillé sur vous depuis votre enfance, et le ciel m'est témoin qu'il n'y a pas dans toute votre vie une seule action qui puisse justifier le mot que vous venez de prononcer.

MAD. DE MORONVAL. Tais-toi; ne prends pas le ciel à témoin d'une fausseté!..tu crois me connaître, tu crois savoir l'histoire de ma vie; tu te trompes étrangement!.. Daniel!..Oh! je sais que tu es un vieil ami et un serviteur fidèle, tu as tous les droits possibles à ma confiance; mais il est des secrets qu'on ne révèle pas à son ami le plus cher, des secrets qu'on garde entre soi et Dieu; Dieu qui est un confident sévère jusqu'au jour où il devient un juge inexorable... Ne m'en veux donc pas si je continue à me taire, et ne me tiens pas tant de compte du peu de bien que j'ai fait ou que j'ai essayé de faire; ce n'est peut-être qu'une expiation.

DANIEL. Madame...

MAD. DE MORONVAL. J'en ai assez dit: Voilà la première fois que de semblables paroles sortent de ma bouche... c'est que le moment n'est pas loin où ma bouche se fermera pour toujours. Ecoute, Daniel, demain, à cette heure-ci, tu entreras chez moi; nous serons seuls. Tu jureras sur le crucifix de garder secrètement et fidèlement un dépôt que je te ferai... ce dépôt je ne voulais le remettre qu'entre les mains de mon fils, mais je vois bien qu'il est temps de choisir un autre exécuteur de mes volontés dernières.

DANIEL. Ne me parlez pas ainsi, mon Dieu; vous m'arrachez le cœur. Gardez ce dépôt que vous voulez me faire, je ne veux pas le recevoir.

MAD. DE MORONVAL. A qui donc le donnerai-je, Daniel? faudra-t-il confier à un étranger le secret de toute ma vie? Eh bien, tu prends ma main et tu pleures... est-ce que tu me plains? si mon fils est mort, qu'ai-je de mieux à faire que de le le suivre? Calme-toi... et songe à ce que je t'ai dit. Demain, à cette heure, tu seras chez moi.

DANIEL. Si d'ici à demain il n'y a pas de nouvelles, j'y serai.

SCENE III.

MAD. DE MORONVAL, OLIVIA, *sous le nom de la marquise de Seroni*, INÈS, DANIEL.

MAD. DE MORONVAL. J'aurais voulu,

madame, vous faire les honneurs de l'hospitalité que j'ai le plaisir de vous offrir. Mais, mon état de souffrance m'en ôte le pouvoir... ma fille m'a sans doute excusée auprès de vous?

OLIVIA. Vous ne pouviez, madame, être mieux remplacée que par cette charmante enfant... c'est à vous de me pardonner de n'avoir pas voulu accepter dans ce château un asile de quelques heures, sans en saluer la maîtresse...

MAD. DE MORONVAL. Vous n'êtes point blessée, madame?

OLIVIA. J'en ai été quitte pour la peur. Mon postillon m'a versé si doucement, et il a si bien choisi sa place, que je n'ai vraiment pas le droit de me plaindre.

DANIEL. Il est certain que la place a été on ne peut mieux choisie, et madame pourra se vanter d'avoir été versée sur la plus belle route de tout le Languedoc.

OLIVIA, *souriant*. Je m'en suis aperçue... un peu tard. Je crois que tout le monde dormait dans ma voiture. Les chevaux sont entrés dans la berge, et il y avait une roue brisée quand nous nous nous sommes réveillés...

INÈS. D'après ceci, nous serions parfaitement heureuses de votre accident, si quelques momens de retard ne vous contrarient pas beaucoup?..

OLIVIA. Oh! pas le moins du monde... je ne voyage que pour le plaisir de voyager, et je visite la France à petites journées.

MAD. DE MORONVAL. Vous aussi, vous avez le goût des voyages!.. Comment peut-on abandonner sa patrie pour des pays inconnus, et ceux qu'on aime pour des étrangers? Pardonnez-moi, madame, mais j'ai un fils qui voyage comme vous, qui est loin de sa famille comme vous êtes loin de votre famille, et je sais ce qu'on souffre quand on aime et qu'on attend.

OLIVIA. Moi, madame, en Italie, personne ne m'attend ni ne me regrette...

MAD. DE MORONVAL. Quoi? l'Italie est votre pays?... c'est l'Italie que vous quittez?

OLIVIA. Oui, Madame.

MAD. DE MORONVAL. Rome... avez-vous habité Rome?

OLIVIA. J'habitais Ferrare.

MAD. DE MORONVAL. Hélas, j'avais conçu un espoir qui vient encore de s'évanouir... Je pensais que vous aviez pu connaître mon fils, mon fils qui vivant ou mort doit-être maintenant en Italie... Je pensais déjà que Dieu vous avait envoyé ici pour m'apporter de ses nouvelles... mais sans doute vous ne l'avez pas connu.

OLIVIA. De tous les étrangers qui visitent mon beau pays, les voyageurs français, madame, sont toujours ceux qu'on remarque davantage et qu'on accueille avec plus de faveur... peut-être ai-je entendu parler de votre fils... quel est son nom?

MAD. DE MORONVAL. Le comte de Moronval.

OLIVIA. Le comte de Moronval... ce nom ne m'est pas inconnu... souffrez que je rappelle mes souvenirs.. oui, j'ai vu votre fils, à Ferrare... chez la comtesse Doria.

MAD. DE MORONVAL. Vous l'avez-vu! à quelle époque?

OLIVIA. Mais... peu de jours avant mon départ de l'Italie... il y a un mois.

MAD. DE MORONVAL, INÈS, et DANIEL. Un mois!

INÈS. Entends-tu bien ma mère? un mois!

MAD. DE MORONVAL. Vous avez-vu mon fils! oh! dites, dites-moi tout ce que vous savez de lui!—Il vous a parlé de moi, n'est-ce pas? il était triste en prononçant mon nom... pardonnez, mais il s'agit de mon fils, de mon fils qui m'a laissée trois mois sans lettres et sans nouvelles, de mon fils dont je pleurais déjà la mort!

OLIVIA. En vérité, je regrette d'avoir si peu de chose à vous dire... il me semble en effet, que votre fils était triste, inquiet... si je ne me trompe, il songeait à quitter l'Italie, il parlait de son prochain départ... assurément il doit être en route... vous allez le revoir... qui sait?... demain, aujourd'hui peut-être...

MAD. DE MORONVAL. Aujourd'hui... ah! dites-moi... n'est-ce pas mon fils qui vous envoie auprès de moi pour me préparer à son retour?.. cette voiture brisée, cette hospitalité que vous êtes venue réclamer n'est-ce pas une ruse qu'il a imaginée?.. je ne sais ce que je dis;... ma joie m'étouffe... C'est la providence qui a été touchée de mes larmes et qui vous a envoyée vers moi... oh! qui que vous soyez, qui m'avez rendu la vie et l'espoir, merci, merci; sans vous je serais morte avant le retour de mon fils!

INÈS. Mais comment est-il resté trois mois sans nous écrire?..

OLIVIA. Il vous a écrit sans doute; mais ses lettres auront été interceptées, perdues... vous craigniez un malheur irréparable; il n'y a peut-être dans tout ceci qu'un très simple accident... remettez-vous de cette émotion, madame; et préparez-vous à reprendre des forces pour le bonheur qui vous attend.

ANDRÉ, *entrant*. Le médecin de madame la comtesse vient d'entrer dans son appartement...

MAD. DE MORONVAL. Ah! je n'ai plus besoin de lui! je suis guérie... je suis heureuse!.. je vais revoir mon fils!

INÈS. L'excès de la joie peut-être fatal comme celui de la douleur... ma mère, tu m'écouteras maintenant que je parle au nom de ton fils qui va revenir, de ton fils que je vais épouser... (*Mouvement d'Olivia.*) C'est pour lui qu'il faut que ta santé soit forte... vieus!..

MAD. DE MORONVAL. Oui... tu as raison; je ne veux pas que mon fils me revoie pâle et souffrante.. ce serait un sujet d'inquiétudes pour lui... Daniel, donne des ordres... que la vieille maison prenne un air de fête... que tout sourie à celui qui va revenir... et vous, madame, si vous voulez jouir du bonheur que vous avez apporté ici, si vous ne dédaignez pas les témoignages de mon affection et de ma reconnaissance, restez auprès de nous... attendez le retour de mon fils... vous m'avez dit que ce serait peut-être pour aujourd'hui! — maintenant, Inès, je puis marcher sans toi... reste... reste... ne m'accompagne pas... — pour aujourd'hui!

Elle sort avec Daniel, Inès la suit jusqu'à la porte.

OLIVIA, *seule sur le devant du théâtre.* Voilà donc la fiancée du comte de Moronval!... elle est belle, cette jeune fille!

SCÈNE IV.

OLIVIA, INÈS.

INÈS, *revenant en scène.* Grâce au ciel, ma tante est sauvée... oh! madame, nous vous devrons tout... n'est-ce pas que vous resterez quelque temps avec nous?

OLIVIA. Oui, quelque temps, je le veux bien.

INÈS. Si vous savez comme je me sens disposée à vous aimer!.. cela ne m'étonne pas... vous vous êtes présentée avec de si heureuses nouvelles!

OLIVIA. J'en ai de meilleures encore à vous dire; mais promettez-moi le secret pour quelques instans... eh bien, c'est le jour où comte de Moronval lui-même, qui le jour quitté Ferrare m'a chargée d'annoncer son retour à sa mère, avec tous les ménagemens possibles... et ce que je viens de lui faire entrevoir comme une espérance, je puis vous le dire à vous, c'est une réalité...

INÈS. Comment reconnaître de pareils services!.. je n'en vois pour moi qu'un moyen; c'est de vous chérir comme une sœur... Voulez-vous qu'il en soit ainsi, madame?

OLIVIA. Vous aimez donc bien monsieur de Moronval?

INÈS. Est-ce que je vous l'ai dit?

OLIVIA. Je le devine.

INÈS. C'est un si bon fils! à chaque instant du jour, c'est de lui que j'entends parler. Ma mère me lit toutes ses lettres... si vous les connaissiez ses lettres!

OLIVIA. Et il revient pour vous épouser? il vous aime?

INÈS, *baissant les yeux.* Dans sa dernière lettre, il disait qu'il n'avait rien de plus sacré que les volontés de sa mère.

OLIVIA. C'est là tout?

INÈS. Que pouvait-il dire de plus?

OLIVIA. Il ne vous a donc jamais vue?

INÈS. Hélas, non. Mais je lui ai écrit quelquefois... à la fin des lettres de sa mère....

OLIVIA. Écoutez-moi, mademoiselle. Votre confiance me touche et votre candeur m'intéresse. Je crains que vous ne vous préparez un désenchantement cruel... vous vous attendez sans doute à trouver dans M. de Moronval un amant empressé, doux, sensible.... ce qu'on rêve à votre âge... mais ce rêve ne doit pas se réaliser. Le temps et un malheur intime ont altéré ses traits et son caractère... et vous le verrez tout autre que ne l'ont fait ses lettres et les récits de sa mère.

INÈS. Hé bien! s'il est grave et triste, son caractère convendra au mien... pour moi, voyez-vous, je suis bien plus accoutumée aux larmes qu'aux sourires... orpheline dès mes plus jeunes années, toutes mes affections ont été long-temps concentrées autour d'une tombe et depuis l'absence de son fils la maison de ma seconde mère a toujours été une maison de deuil et de douleur.

OLIVIA. Je crois que vous vous abusez encore. Ce n'est pas une tristesse vague qu'il y a dans l'existence du comte..... Puisqu'il faut tout vous dire, apprenez qu'il est poursuivi par une passion désespérée et profonde qu'il veut et ne peut oublier...

INÈS. Est-il vrai?

OLIVIA. Espérez-vous maintenant trouver place dans un cœur occupé par une autre image?

INÈS. Il en aime une autre! et vous connaissez l'objet de cet amour?

OLIVIA. C'est une femme encore plus à plaindre que lui.

INÈS. Mais qui le forçait à accepter ma main?.. d'où vient qu'il en parlait à ma mère comme d'un projet qu'il adoptait avec amour? êtes vous bien sûre que cette malheureuse passion ne soit pas éteinte?.. mon Dieu, madame, en quoi ce que je dis a-t-il pu vous offenser?

OLIVIA. Je ne suis pas offensée... mais vous voyez bien que si le comte a promis de vous épouser c'est qu'il savait combien un refus affligerait sa mère... il accomplirait peut-être le sacrifice jusqu'au bout. C'est à vous de prévenir son malheur et le vôtre... suivez le conseil que je vous donne... oubliez un amour à peine formé et que vous arracherez sans effort

de votre cœur... Vous ne savez pas que de malheurs vous appelleriez sur votre tête si vous épousiez jamais M. de Moronval...

INÈS. Je pleure maintenant... tout-à-l'heure j'étais si contente! un mot de vous m'avait rendue bien heureuse: Un autre mot à renversé le frêle édifice de ma joie...

OLIVIA. Voilà la vie, enfant; il y a au fond de toutes nos joies le germe de toutes nos douleurs... mais votre douleur à vous sera passagère... à votre âge on a tant d'avenir!

INÈS. Vous voulez dire qu'il m'aimera un jour, n'est-ce pas?

SCENE V.

INÈS, OLIVIA, DANIEL.

DANIEL, *entrant précipitamment* Ah! mademoiselle, je viens vous chercher... venez... retournez auprès de madame... la révolution qu'elle a éprouvée menace de lui devenir funeste et elle parait plus faible pour supporter son bonheur que pour supporter ses chagrins... venez!

INÈS. Je te suis, Daniel. Ah! vous le disiez bien, madame, il y a au fond de toutes nos joies le germe de toutes nos douleurs.

Inès et Daniel sortent.

OLIVIA, *seule.*

Voici donc le commencement de la lettre que j'ai prévue dès que les lettres du comte de Moronval m'ont appris l'existence de cette jeune fille... je te surveillerai, toi qui veux aimer celui que j'aime; car je sens combien tu peux être dangereuse... — mes craintes sont insensées... Beppo me doit tout, et sans doute, il ne s'avisera pas de l'oublier... je n'ose réfléchir à cela... Il va venir; mes chevaux n'avaient qu'une heure d'avance sur les siens... C'est moi qu'il demandera la première, c'est par moi qu'il veut être introduit... Oh! oui... je puis être tranquille; je ne perdrai pas ma puissance... il aura toujours besoin de moi...

SCENE VI.

OLIVIA, BEPPO, *introduit par* ANDRÉ.

ANDRÉ. Oui, monsieur, voilà cette dame italienne qui est arrivée il y a une heure et que vous demandez.

BEPPO. C'est bien.

ANDRÉ. Ah! monsieur, je suis depuis bien peu de temps au service de madame de Moronval et vous ne pouvez me connaître; mais ce trouble que vous voudriez cacher, mais votre ressemblance avec ce portrait, tout me prouve que ce n'est pas à un étranger que je parle... Monsieur le comte, quelle joie pour votre mère!

BEPPO. Ne préviens personne de mon arrivée... Sors, et que nul ne puisse entrer dans cet appartement.

André sort. Beppo s'avance.

OLIVIA. Nous avons tardé bien longtemps, Beppo; quelques jours encore et madame de Moronval n'était plus.

BEPPO. Je ne connais plus le nom de Beppo. Madame de Seroni, vous vous êtes chargée de m'annoncer et de m'introduire dans ma famille... Allez dire à ma mère que je suis revenu.

OLIVIA. Pourquoi cette démarche chancelante et cette voix éteinte?

BEPPO. Je suis dans mon rôle, vous le voyez; après si longue absence, l'héritier des Moronval peut-il rentrer de sang-froid dans le chateau de ses pères? tant mieux si ma voix est éteinte et si ma démarche est chancelante; l'illusion sera complète.

OLIVIA, *à part.* Plus faible que jamais! (*Haut.*) Vous souffrez...

BEPPO. Autant que j'ai souffert à Marseille... pendant cette maladie fatale qui ma tenu quarante jours entre la vie et la mort; autant que j'ai souffert dans mes plus horribles accès de fièvre et de délire... Je vous fais pitié, n'est-ce pas?

OLIVIA. Que craignez-vous? De n'être par reconnu par madame de Moronval? Mais tout le monde vous salue déjà du nom de son fils... Tenez, regardez ce portrait... et jugez une dernière fois de votre ressemblance avec celui dont vous occupez la place.

BEPPO. Ce portrait!... Ah! je le couvrirai d'un voile noir et je le cacherai dans un appartement dont je n'approcherai jamais!... Voir ce portrait!... c'est comme si je le voyais, lui!...

OLIVIA, *après une pause.* N'oubliez aucun des détails dont nous sommes convenus. Je vais chez madame de Moronval dont l'appartement est au bout de cette galerie... Attendez-moi.

SCENE VII.

BEPPO, *seul.*

Le sort en est jeté... cette horrible comédie va commencer. Ah! mon émotion est si vive que je puis à peine me soutenir, et mon cœur bat avec tant de force qu'il semble prêt à briser ma poitrine... d'où me vient cette faiblesse? Est-ce qu'en entrant dans cette maison où je vais être accueilli comme un fils, comme un parent, comme un ami, je me suis ressouvenu que je n'avais ni amis, ni mère, ni famille; ou plutôt est-ce qu'après avoir eu le courage d'enfoncer un poignard dans le cœur de Moronval, je ne m'en sens pas assez pour supporter les regards et les

embrassemens de sa mère?.. Olivia, tu m'as donné de la force pour le premier de ces crimes, m'en donneras-tu pour le second? Ah! si, dans cette nuit fatale où Moronval fut frappé, j'avais eu le temps de réfléchir au rôle atroce que je vais jouer, si je m'étais représenté cette malheureuse mère ouvrant ses bras au meurtrier de son fils et le couvrant de ses bénédictions et de ses pleurs, sans doute Olivia n'aurait pas remporté son horrible victoire, le crime n'aurait pas été commis; aujourd'hui je n'en poursuivrais pas les conséquences!.. Tachons de me distraire de ces idées... à quoi peuvent-elles servir maintenant? incertain jusqu'au moment où j'ai mis le pied dans cette maison, je ne reculerai pas à présent que j'en ai franchi le seuil. D'ailleurs je souffrirai seul de ma contrainte et de mon imposture... Je rends à cette infortunée le fils que je lui ai pris... elle croira toujours être mère... Le plus grand de tous les forfaits serait de lui ravir son erreur! (*Il se lève et se promène avec agitation.*) Je vais donc voir la fiancée de Moronval, la jeune fille dont j'ai trouvé le portrait dans ce portefeuille : quelle est belle! quelle angélique pureté dans ses traits... quel charme inexprimable dans ces fragmens de lettre qu'elle écrivait à son fiancé... Moronval, oserai-je accepter tout ton héritage? oserai-je épouser l'ange qui te fut destiné... (*Il rêve.*) Oh! je ne sais ce que je ferai de l'ange; mais à coup sûr je me délivrerai du démon!... Que devenir avec cette femme, qui serait toujours là, devant moi, comme un remords vivant... grace au ciel, elle ne possède aucun moyen de me perdre et je puis m'en délivrer sans crainte — et sans ingratitude... Je ne lui dois pas de reconnaissance pour les forfaits qu'elle m'a conseillés!

Olivia rentre.

OLIVIA. Maintenant vous êtes annoncé... madame de Moronval s'est évanouie en apprenant votre retour; mais le médecin assure que cette dernière crise n'est pas dangéreuse; et votre présence...

BEPPO. Arrêtez, Olivia; j'ai deux mots à vous dire. Je suis le comte de Moronval, n'est-ce pas?

OLIVIA. Sans doute.

BEPPO. Je suis maître absolu dans ces lieux?

OLIVIA. Eh bien!

BEPPO. Il me plaît que vous en sortiez.

OLIVIA. ...Que dis-tu?

BEPPO. Je dis que vous vous êtes étrangement trompée si vous avez pensé que je vous garderais auprès de moi... il y a longtemps que vous auriez dû le deviner, madame : nous en avons assez l'un de l'autre.

OLIVIA. Oh! mais c'est une raillerie, n'est-ce pas?.. ce n'est pas ainsi que tu reconnais mon dévouement? tu n'oublies pas à ce point mes services et tes sermens...

BEPPO. Vos services? eh! vous avez agi dans votre intérêt autant que dans le mien... mes sermens?.. Qu'ai-je promis? Que vous partageriez ma nouvelle fortune... je tiendrai cette promesse.

OLIVIA. Mais sais-tu que tu es bien téméraire de me parler ainsi; mais monsieur le comte de Moronval, vous n'êtes pas si bien installé dans votre dignité nouvelle qu'on ne puisse encore vous en arracher... mais ta grandeur est mon ouvrage, et s'il me plaît de la détruire, qui m'en empêchera? qui m'empêchera de retourner auprès de ceux que je quitte et de leur apprendre ton nom, ton crime, ton projet?

BEPPO. Tu oublies donc que tu m'as annoncé toi-même comme comte de Moronval, et que si tu démens ta parole on te traitera d'insensée? Tu oublies que je ne puis manquer d'être reconnu par ma mère, et que la voix de la nature parlera bien plus haut que toi; tu oublies enfin que tu n'as pas une seule preuve à donner de mon imposture, et que je puis donner, moi, toutes celles qu'on me demandera pour établir mon identité avec le comte de Moronval. Oh! d'après tes avis, j'ai employé utilement le temps de ma convalescence à Marseille; j'ai si bien étudié l'écriture du comte, qu'entre un billet écrit par ma main et un billet écrit par la sienne, je défie l'expert le plus habile de trouver la moindre différence; et nous avons acquis dans sa correspondance, dans ses papiers et dans les renseignemens que toi-même as fait venir de Toulouse tant de détails sur sa famille et sur sa vie, que je répondrais — mieux peut-être qu'il n'aurait pu répondre — sur les faits les plus éloignés, sur les questions les plus difficiles... Ah! j'ai pris mes mesures mieux que tu n'avais pris les tiennes. Tu croyais me tenir en ta puissance; c'est moi qui te tiens en la mienne. Après tout, Olivia; je n'use de ma victoire que pour nous rendre heureux l'un et l'autre. Séparés, nous pouvons l'être; unis, nous ne le serons plus. Adieu, et que cet adieu soit éternel!

OLIVIA. Non, monsieur le comte; il n'y a pas entre nous d'adieu éternel qui soit possible, et vous savez bien que nous avons des droits à nous retrouver dans un autre monde, lors même que nous resterions séparés dans celui-ci... Nous ne le sommes pas encore, je l'espère, et le ciel me punit trop cruellement pour qu'il ne vous punisse pas à votre tour. Songez à ceci. C'est vous qu'il choisit pour instrument de sa

vengeance sur moi; c'est moi qu'il choisira pour instrument de sa vengeance sur vous!

BEPPO. Olivia, vous partirez ce soir!

SCENE VIII.

BEPPO, OLIVIA, MAD. DE MORONVAL, INÈS, DANIEL.

MAD. DE MORONVAL, *parlant avant d'entrer en scène.* Laissez-moi, laissez-moi... si mon fils est ici, je veux le voir! Croyez-vous que je n'aie pas assez de force pour l'embrasser? Ah! c'est lui! —Paul, Paul, mon enfant!

Inès et Daniel la soutiennent. Beppo tombe à ses genoux en se cachant la figure dans ses mains.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

A Toulouse. Une chambre dans une hôtellerie.

SCENE PREMIERE.

SALVIATI, *assis*, L'HOTESSE.

SALVIATI, *continuant la conversation.* Et quel est maintenant le comte de Moronval?

L'HOTESSE. Un beau jeune homme de vingt-cinq ans qui a voyagé pendant plusieurs années et qui n'est de retour auprès de sa mère que depuis quelque temps.

SALVIATI, *appuyant.* Depuis combien de temps, de grâce?..

L'HOTESSE, Depuis trois mois.

SALVIATI. Oui, trois mois... Malheureuse femme!

L'HOTESSE. Vous connaissez donc aussi madame de Moronval?

SALVIATI. Non.

L'HOTESSE. C'est qu'effectivement il lui est échu une forte part dans les chagrins que le bon Dieu nous envoie. Je connais son histoire mieux que bien des gens, monsieur, et si vous étiez curieux de l'apprendre, le hasard ne pouvait vous adresser nulle part aussi bien que chez moi... il y a vingt ans que ma sœur est sa femme-de-chambre.

SALVIATI. Je vous écoute.

L'HOTESSE. Vous saurez donc que feu M. le comte de Moronval, son mari, était l'un des présidens de notre parlement que Dieu conserve... C'est une dignité héréditaire dans la famille... Je le vois encore; un homme grave et impassible, qui avait toujours l'air de prononcer un arrêt... Mais que les apparences sont trompeuses! nous avons dans nos Pyrénées des montagnes dont le front reste couvert de neige tandis que leurs entrailles sont pleines de feu; il en était ainsi du caractère de M. de Moronval.... Un jour il se mit à être jaloux...jaloux sans raison, jaloux sans oser le dire, jaloux à faire peur et à faire pitié... Sa femme était pourtant la plus vertueuse de toutes nos grandes dames et je répondrais d'elle comme de moi, mais une fois qu'un mari a la tête montée!.. Bref, madame la comtesse devient enceinte et cet événement qui aurait dû ramener la paix dans le ménage acheva de déranger l'esprit de M. le président.... Je vous dis ceci tout bas, monsieur; il conçut des doutes sur la légitimité de l'enfant qui devait naître, et le jour même où madame la comtesse accoucha, il s'enfuit mystérieusement de Toulouse, comme s'il eut craint de ne pouvoir se contenir et de faire un mauvais coup... Jamais on n'a su où il était allé ni ce qu'il était devenu... Pour madame la comtesse, elle éleva son enfant dans l'isolement et dans les larmes, car vous devinez à combien de calomnies la disparition de son mari donna lieu; mais sa conduite était si charitable et si pure que ces bruits finirent d'eux-mêmes et que tout le blâme retomba sur le président .. on l'accusa d'injustice, de cruauté, de folie, et mon avis, à moi, est qu'il répondra devant Dieu du malheur de sa femme qu'il a si indignement abandonnée.

SALVIATI. Mais si l'on n'a pas su ce qu'il était devenu, comment fut-on instruit de sa mort?

L'HOTESSE. Il y a quelques années, madame de Moronval et toute sa maison prirent soudainement le deuil... on sut qu'un homme inconnu lui avait apporté un paquet cacheté avec de la cire noire, et vers la même époque monsieur le premier président fit nommer le plus ancien conseiller à la charge de M. de Moronval, qui était restée vacante jusque là.

SALVIATI. Et à ce que je vois, le fils de madame de Moronval ne lui a pas rendu le bonheur que son mari lui avait enlevé?

L'HOTESSE. Dam, monsieur, avec des souvenirs comme ceux que je viens de vous raconter, il est bien difficile d'être heureuse! D'ailleurs, monsieur le comte est un bon jeune homme, un fils respectueux et tendre, c'est vrai; mais enfin il a eu la passion des voyages, pendant trois années, il a laissé sa mère toute seule.

SALVIATI. Ce fut une faute; mais le ciel

l'en a sévèrement puni.

L'HOTESSE. Comment cela? mais il me semble que le ciel a pardonné bien généreusement au contraire, n'a-t-il pas épousé aujourd'hui la pupille de sa mère, mademoiselle Inès de Ravinel, la plus belle et la plus riche héritière de notre pays.

SALVIATI. Il s'est marié aujourd'hui, dites-vous?

L'HOTESSE, *regardant un cadran.* C'est à midi juste que les deux fiancés se sont agenouillés devant le maître autel de la cathédrale.

SALVIATI. Que de malheurs et que de crimes!

L'HOTESSE. J'y songe, monsieur, vous êtes italien et il est certain que M. de Moronval a voyagé en Italie... Vous l'avez connu sans doute?

SALVIATI. Oui, je l'ai connu!

L'HOTESSE. Vous l'avez vu souvent?

SALVIATI. Une seule fois... mais cette rencontre fut telle que j'en garderai un long souvenir!

L'HOTESSE. Puisque vous le connaissez, vous pourriez démentir bien des bruits singuliers qui ont couru sur lui à propos de ses voyages.

SALVIATI. Des bruits singuliers!.. et qu'a-t-on dit?

L'HOTESSE. On le trouve bien changé depuis son retour; il paraît bien sombre pour un homme dont la fortune comble tous les vœux; mais comme je le répète tous les jours, les Moronval sont une race noble et ancienne et l'héritier de ce beau nom ne veut pas faire de tache à ses armoiries.

SALVIATI. Non, l'héritier de ce nom n'y fera plus de tache... Indiquez-moi ma chambre, madame.

L'HOTESSE. Monsieur la gardera-t-il long-temps?

SALVIATI. Un seul jour.

L'HOTESSE. Et monsieur n'a besoin de rien?

SALVIATI. Dans une demi-heure, j'aurai besoin d'un guide pour me conduire d'abord chez le lieutenant-criminel et de là chez madame de Moronval.

Il sort; une domestique le conduit chez lui.

L'HOTESSE. Louise, la chambre sur la place, au bout du corridor... Voici un homme singulier, quel dommage que je n'aie pu le faire causer plus long-temps... il m'a raconté tant de choses .. (*Elle va à la fenêtre.*) Quel est ce bruit? une chaise de poste entre dans la cour... une dame en descend; elle est toute seule? c'est assez surprenant... par ici, madame; par ici... —Chez le lieutenant-criminel et de là chez madame de Moronval?..

Olivia entre.

SCENE II.

OLIVIA, L'HOTESSE.

OLIVIA. Avez-vous un appartement à me donner, madame?

L'HOTESSE. Mon Dieu! madame, ma maison est pleine depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux combles, et je n'ai plus que celui-ci.

OLIVIA. C'est bien, il me suffira... je ne veux pas l'occuper long-temps.

L'HOTESSE. Madame ne compte pas passer quelques jours à Toulouse? c'est cependant le moment où tous les étrangers y affluent... Nous allons avoir deux grandes solennités... la première c'est la distribution de prix des jeux floreaux fondés par madame Clémence Isaure, la seconde, c'est l'exécution de M. le maréchal de Marillac qui est en prison depuis un mois et que monsieur le cardinal fera juger dans huit jours.

OLIVIA. Dites-moi, madame; savez-vous pourquoi M. de Moronval n'habite plus sa maison de campagne sur la route d'Italie?...

L'HOTESSE, *à part.* Il paraît que tous mes voyageurs se sont donné le mot aujourd'hui pour me parler de la même personne... —Mais, madame, c'est que toute la famille est revenue à Toulouse pour les préparatifs du mariage...

OLIVIA. M. de Moronval se marie!..

L'HOTESSE. Avec mademoiselle de Ravinel, une héritière de cent mille livres de rente... j'ai tort de parler de ses richesses: je ne devrais parler que de sa bonté et de sa beauté, et monsieur le comte fait bien certainement un mariage d'inclination...

OLIVIA. Il l'aime!

L'HOTESSE. Au moins tout le monde le dit... Ah! c'est un heureux couple et ce matin il n'y avait pas une place libre dans la cathédrale... Toulouse tout entière a voulu assister à leur union

OLIVIA, *se levant.* Qu'est ce que vous dites? ils sont mariés?

L'HOTESSE. D'aujourd'hui, madame; aujourd'hui à midi... Mon Dieu! est-ce que madame se trouve mal?

OLIVIA. Non; ce n'est rien... je vous remercie, je voudrais être seule.

L'HOTESSE. Madame n'a pas d'ordres à me donner?

OLIVIA. J'ai une dernière question à vous faire. Quel moyen y a-t-il de voir aujourd'hui M. de Moronval?

L'HOTESSE. Il y en a deux... le premier, c'est d'aller l'attendre à l'église où il doit revenir ce soir pour recevoir la bénédiction de monseigneur l'archevêque... Le second, c'est de se faire inviter au bal qui sera donné cette nuit à son hôtel...

OLIVIA. C'est bien. (*L'hôtesse sort.*)

SCÈNE III.

OLIVIA, *seule.*

Allons, c'est son étoile qui l'emporte sur la mienne... C'est lui qui triomphe.. j'étais allée à Rome dans l'espoir d'y trouver quelque preuve de ses crimes..rien. Jacinthe n'est plus en Italie.... personne à Rome n'avait fait attention à la disparition simultanée du comte de Moronval et de l'aventurier Beppo, et cinq mois s'étaient à peine écoulés qu'on ne se souvenait même plus de leur nom ..je repars; j'arrive à Toulouse en formant mille projets désespérés et contraires... j'arrive. . félicite-toi de ton bonheur, Olivia; s'il manque un témoin à leurs noces, tu es revenue à temps pour en servir... Oh! (*Silence.*) Quand je songe au passé, il me semble que je fais un rêve... C'est quelque chose de si incroyable et de si affreux... quoi! perdue, perdue sans retour par la combinaison des événemens qui devaient me sauver... Ah! il y a une providence... mais alors, qui donc m'a mis dans le cœur cet amour que je ne puis vaincre, cet amour terrible qui a été la cause de tous les crimes que j'ai commis et qui sera la cause de tous les crimes que je pourrai commettre encore?.. Car enfin, ce n'est pas pour qu'il eut un nom, un rang, des richesses à partager avec moi que j'ai dit à Beppo : sois homicide! je le lui ai dit parce que je voyais son amour s'en aller de moi et parce que j'ai cru que nous serions unis à jamais quand il y aurait un crime entre nous deux... (*Elle se lève et marche à grands pas.*) C'est bien, noble comte, enivre-toi du plaisir de voir et d'entendre ta fiancée, endors-toi dans ce beau rêve, mais prends garde au réveil! je t'en prépare un qui sera terrible...ah! tu crois être à l'abri d'Olivia, parce qu'elle s'est livrée à toi sans ôtages, parce qu'elle n'a pas gardé une seule preuve de ton imposture, parce qu'elle ne peut aller dire à ta femme et à ta mère : Votre époux est un imposteur et votre fils est un assassin!.. C'est vrai; je ne puis rien de cela, Beppo; mais je puis bien tirer de ma ceinture mon stylet d'Italienne, je puis aller me placer sur le passage de ta fiancée, mesurer mon coup longuement et froidement et la frapper au cœur si juste et si vite qu'elle n'ait pas le temps de jeter un dernier regard et de te de dire un dernier adieu... cela, je le ferai, et que le sang versé retombe sur la tête du vrai coupable... ils doivent revenir à l'église m'a dit cette femme... il faut que je voie leur cortège, il faut que je mêle une malédiction aux bénédictions qui s'élèveront sur leur passage. L'hôtel où je suis donne sur la place et de cette fenêtre sans doute... non, une cour... il faut qu'on me trouve un autre appartement...

Elle sonne. L'hôtesse rentre.

SCÈNE IV.

OLIVIA, L'HOTESSE.

L'HOTESSE. Madame a sonné?

OLIVIA. Je voudrais une autre chambre.

L'HOTESSE. En vérité, je n'ai plus que celle-ci qui puisse convenir à madame...

OLIVIA. La première pièce venue me conviendra pourvu qu'elle ait des fenêtres ouvrant sur la place.

L'HOTESSE Je comprends.. Madame veut se distraire... voir le cortège des mariés, sans doute... Eh bien, je puis lui offrir une chambre qui est au bout du corridor, très simple et très petite... mais les fenêtres ouvrent sur la place et vis-à-vis la cathédrale...

OLIVIA. Veuillez m'y conduire sur-le-champ...

L'HOTESSE. Il y a un obstacle à lever; elle est occupée depuis quelques instans; mais c'est par un étranger qui ne paraît pas difficile à satisfaire... et d'ailleurs, il est justement de votre pays, car suivant ce que m'a dit le postillon qui a conduit madame, madame est Italienne?.. un compatriote ne refusera pas de vous obliger.

OLIVIA. Non, sans doute... allez vite.

L'HOTESSE, *revenant.* Je ne serais même pas étonnée que madame connût cet étranger... il m'a parlé comme vous, aussitôt que vous, et avec autant d'intérêt que vous de M. le comte de Moronval.

OLIVIA. De monsieur le comte de Moronval! cet homme a connu Moronval en Italie?

L'HOTESSE. Il vient de me le dire à l'instant même...

OLIVIA. Courez, courez, madame... dites-lui qu'il vienne me parler, que je le supplie de venir me parler.

L'hotesse sort.

OLIVIA, *seule.* Un homme qui a connu Moronval en Italie... le véritable Moronval, sans doute... quel espoir! si j'allais trouver en arrivant à Toulouse ce que j'ai cherché si long-tems et si vainement pendant deux mois de séjour à Rome... destin, tu me dois cette revanche!.. Oh! je saurai ce que cet Italien vient faire ici.

SCÈNE V.

OLIVIA, L'HOTESSE, *puis* SALVIATI.

L'HOTESSE. Madame, voici votre compatriote qui n'a pas de raison pour refuser, l'échange que vous lui proposez .. (*On sonne de plusieurs côtés.*) on y va; on y va; pardonnez-moi de vous quitter, Madame... Je reviens tout-à-l'heure. (*Elle sort.*)

SALVIATI, *entrant.* Certainement, Signora, puisque vous êtes italienne, je suis heureux... ah! que vois-je? vous ici, vous signora Olivia!...

OLIVIA, *après un silence.* Personne ici ne

doit connaître mon nom... Mais je me souviens du vôtre, Giacomo Salviati; et je garde toujours la bague que vous m'avez rendue.

SALVIATI. Oh! me voici payé de ce service plus généreusement que je ne l'avais espéré... un si long souvenir est une trop grande récompense... mais vous devez rester inconnue ici, dites-vous, parlez; courez-vous quelque danger? avez-vous quelque projet? vous faut-il un défenseur ou un esclave? avez-vous besoin d'un homme qui soit prêt à risquer sa vie sur un geste, et son âme sur un mot?

OLIVIA. Merci, merci... vous avez un noble cœur, et je suis heureuse de vous avoir rencontré; votre présence est un dernier souvenir de ma patrie.

SALVIATI. Est-ce que vous ne la reverrez plus?

OLIVIA. Je ne la reverrai plus.

SALVIATI. Quoi, vous êtes italienne, vous êtes libre, vous avez devant vous de longues années et vous pouvez dire que vous ne reviendrez pas en Italie.?

OLIVIA, Oh! oui, je sais que c'est une mère pieusement chérie par tous ses enfans mais elle a été pour moi une marâtre et je n'ai trouvé à son foyer que le deuil et le malheur... Vous, comment avez-vous pu la quitter pour un si long voyage? quel intérêt où quel devoir vous a conduit à Toulouse?

SALVIATI. Un devoir sacré, madame, un serment fait à un homme sur son lit de mort.

OLIVIA, *à elle-même.* Je ne sais pourquoi je tremble... il me semble que voici une des crises de ma destinée... — C'est une succession que vous venez recueillir?

SALVIATI. Non, c'est un crime que je viens dénoncer!.

OLIVIA. Un crime.

SALVIATI. A quoi bon, vous parler de cela, Madame? c'est une histoire étrange et fatale, mais qui dans la situation où vous êtes ne peut avoir aucun intérêt pour vous!

OLIVIA. Giacomo Salviati, le nom du comte de Moronval n'est-il pas mêlé dans cette histoire?

SALVIATI, *tressaillant.* Qui a pu vous dire?..

OLIVIA. Le nom du comte de Moronval est mêlé dans cette histoire! vous l'avez donc connu?

SALVIATI. Oui, madame.

OLIVIA. En Italie, à Rome?

SALVIATI En Italie, à Rome.

OLIVIA. Alors, je vous écoute, Salviati.

SALVIATI. Au fait, le secret que je vais vous dire sera demain le secret d'une ville entière et puisque vous voulez m'entendre, je parlerai sans demander et sans comprendre le motif de votre curiosité. — Il y a six mois, madame, pendant une nuit de carnaval et peu de temps avant l'époque où vous disparûtes de Rome, je descendais le Tibre, pour aller à Ostie. l'air et l'eau tout était sombre et il n'y avait pas plus de lumières sur les quais que d'étoiles à l'horizon ; tout-à-coup j'entends un bruit sourd à côté de ma barque... le bruit d'un corps pesant qu'on venait de jeter dans le fleuve; cette chûte est accompagnée d'un gémissement prolongé... je devine ce que c'est, je fais tourner ma barque, et j'apperçois bientôt à la lueur d'un éclair, quelque chose de blanc, qui surnage et disparait tour-à-tour! ce quelque chose, c'était un homme. j'arrivai assez à temps pour le prendre par les cheveux au moment où il enfonçait; je l'étendis dans ma barque et un quart-d'heure après, je frappai à la porte de notre demeure. Ma mère ouvrit : mère, lui dis-je, voici un chrétien que j'ai retiré du fleuve et qu'il faut sauver si c'est possible; après l'avoir couché sur mon lit, nous le déshabillâmes; mais jugez de notre effroi quand nous nous nous aperçûmes que nos mains étaient sanglantes... avant de jeter ce malheureux dans l'eau, on lui avait ouvert la poitrine avec un coup de poignard.

OLIVIA. Ah!

SALVIATI. Pauvre jeune homme! je l'ai revu bien des fois dans mes rêves... Sa blessure était large et profonde, cependant à force de soins, nous parvinmes à le rappeler à la vie, mais ce ne devait pas être pour long-temps.. il ouvrit les yeux sans nous voir et se mit à parler comme un homme dans le délire : il parla de sa mère qu'il n'embrasserait plus; d'une femme qui l'avait trompé en l'attirant dans un rendez-vous; d'un homme qui lui ressemblait et qui l'avait assasiné... — Ma mère et moi nous nous regardions en silence et de grosses larmes roulaient dans nos yeux, Car c'était une scène vraiment déchirante... — quelques momens avant de mourir, la raison lui revint, il demanda ce qu'il fallait pour écrire; je n'avais que mon stylet et mes tablettes, je les lui donnai. Il trempa le stylet dans le sang qui sortait de sa blessure, et d'une main tremblante il écrivit à sa mère une lettre d'adieu.

OLIVIA. Une lettre!

SALVIATI. Quand il eut achevé, il me pria de lui couper une boucle de cheveux, et quand cela fut fait, il posa les cheveux sur la lettre et regarda autour de lui... il vit ma mère qui était agenouillée au pied du lit et qui priait avec ferveur... Jure-moi, dit-il, par ce que tu as de plus sacré dans le monde, par l'ame et les jours de ta mère, que tu exécuteras fidèlement ce que je vais te dire; et quoiqu'il soit cruel

Digitized by Google

de mourir si misérablement et de mourir si jeune, je rendrai l'ame en paix; jure, et si tu as jamais un crime à te reprocher, si grand que soit ce crime, j'atteste qu'au jour du jugement dernier cette seule action te fera pur aux yeux de l'Eternel... Il y avait quelque chose de si grave et si solennel dans ses paroles et dans son accent, que le frisson me prit et je tombai à genoux... Jure tout ce qu'il voudra, me cria ma mère; j'étendis le bras sur le chevet de l'agonisant, et je fis le serment qu'il avait demandé... il me serra la main; lis cette lettre, me dit-il, d'une voix qui s'affaiblissait; elle t'apprendra toute la sainteté de ta mission; et dès que tu seras libre, va la porter à son adresse avec cette boucle de cheveux... ce sont mes adieux à ma mère; tu ne les remettras qu'à elle seule, entends-tu bien, entends-tu? puis il expira!..—N'est-ce pas que c'est une histoire horrible?

OLIVIA. Oh! oui, horrible: cela est vrai.

SALVIATI. Maintenant vous savez pourquoi je suis venu à Toulouse... je n'ai pu tenir plutôt mon serment, parce que j'ai fait le voyage à pied, et qu'il a fallu réunir quelques économies avant de le commencer... Ce voyage a été long et pénible, mais j'avais deux pensées qui me soutenaient sans cesse; l'une, c'était le serment que j'allais accomplir; l'autre, la justice que j'allais faire; et, si parfois mes forces s'affaiblissaient, il me semblait, madame, que l'ombre du malheureux comte de Moronval venait se placer à côté de moi; il me remettait à l'esprit toutes les horribles circonstances de sa mort, et me rendait mon courage en me rendant le désir de le venger!

OLIVIA. C'est bien, c'est bien, Salviati; écoute-moi à ton tour. Tout-à-l'heure, en me retrouvant ici, tu m'as dit des paroles que je me rappelle et que je vais te rappeler: « Vous faut-il un défenseur ou un esclave? avez-vous besoin d'un homme qui soit prêt à risquer sa vie sur un geste et son ame sur un mot? »

SALVIATI. Il est vrai que je vous ai dit cela, madame.

OLIVIA. Etait-ce des offres banales de service, ou l'expression d'un dévoûment vrai?

SALVIATI. Mes paroles ne sont jamais légères.

OLIVIA. Eh bien, je te prends au mot; j'ai besoin de toi, Salviati, et si tu m'accordes ce que je te demande, je t'accorderai ce que tu me demanderas.

SALVIATI. Je tremble, car je crains de deviner ce que vous allez me demander... Que voulez-vous?

OLIVIA. Je veux la lettre de Moronval.

SALVIATI. La lettre de Moronval!.. ah! je ne m'étais pas trompé. Pourquoi vous ai-je rencontrée, et que viens-je de vous dire?.. je ne puis vous donner cette lettre, madame.

OLIVIA. Ecoute. Je ne sais si l'histoire que tu m'as racontée est vraie; ce que je sais, c'est qu'il y a ici, à Toulouse, un comte de Moronval, qui est riche, qui est puissant, dont personne ne songe à contester le titre. L'accuser de meurtre et d'imposture, c'est prendre une rude tâche, Salviati; une tâche où l'un des deux succombera; mais ce peut-être toi aussi bien que lui.

SALVIATI. Je sais bien qu'il y a dans Toulouse un comte de Moronval, madame: c'est l'assassin du jeune homme qui est mort chez moi. Il me semble que le billet que j'apporte est une preuve suffisante de tous ses crimes; il me semble qu'après m'avoir entendu et après avoir lu ce billet, madame de Moronval elle-même sera forcée de reconnaître son erreur. Il se peut qu'il y ait entre nous discussion et lutte, et qu'un égal danger menace l'accusateur et l'accusé; mais quoique je sois isolé et pauvre, et que mon adversaire soit riche et puissant, je ne le crains pas; j'aurai de mon côté Dieu et l'ombre du vrai Moronval.

OLIVIA. Tu me refuses? Et moi qui avais la folie de te croire quand tu m'as dit: Mes paroles ne sont jamais légères!...

SALVIATI. Ah! quand je vous ai dit cela, je n'ai point menti, madame; mais je ne voulais engager que mon ame et ma vie, et j'ai fait sur la vie et sur l'ame de ma mère, le serment auquel vous voulez que je sois infidèle! je ne puis vous sacrifier ma mère! Oh! si je vous obéissais, madame, je suis sûr que Moronval m'apparaîtrait encore, il viendrait me reprocher mon parjure, et que sais-je? m'annoncer peut-être la mort et la damnation de ma mère. Non, non! ce serment est trop sacré!.. Il faut avouer que le sort se joue bien cruellement de moi; il m'offre un moyen de vous plaire, le seul qu'il puisse m'offrir sans doute, et je suis obligé d'y renoncer... Mais j'aurai la force d'achever ce sacrifice, et pour abréger l'horrible combat qui se livre dans ma conscience, je cours à l'instant même chez madame de Moronval.

OLIVIA, *qui a rêvé pendant que Salviati parlait.* Demeure — je ne te demande plus ton billet, je ne te demande plus de parjure; je te prie de retarder jusqu'à demain ta visite à madame de Moronval. Me refuses-tu cette grâce?

SALVIATI. Que voulez-vous donc faire de cette nuit? vous connaissez le faux Moronval? vous voulez le sauver...

OLIVIA. Je n'ai que ceci à te répondre:

si demain matin tu viens me trouver en me disant : retournons ensemble en Italie, je retournerai avec toi en Italie.

SALVIATI, *après un silence.* Je n'ose approfondir ni ce que vous me demandez, ni ce que vous me promettez. Je cède à votre influence ; je ne verrai pas madame de Moronval aujourd'hui.

OLIVIA. Salviati, je reçois ta parole. Songe qu'à mes yeux elle est aussi sacrée que le serment fait à Moronval sur son lit de mort. A demain matin. (*En sortant.*) Oh! je ne te crains plus, Salviati ; la nuit me reste.

SCENE VI.

SALVIATI, *seul.*

SALVIATI, *seul*, quelle promesse m'a-t-elle arrachée ? rien de bien important, après tout... une nuit de délai, ce sera comme si j'étais arrivé quelques heures plus tard à Toulouse... et le prix qu'elle a mis à ce service... je retournerai avec toi en Italie... Oh! Salviati, Salviati, oublie ton serment, oublie Moronval, oublie tout pour ne te souvenir que de cette parole ; elle renferme du bonheur pour toute une éternité !

Voici la nuit qui commence !... comme elle va se traîner avec lenteur ! le ciel est sombre et l'horizon paraît gros d'une tempête.... Moronval, c'est par une nuit pareille que tu fus assassiné.. Hélas, je le vois et je l'entends encore... quelquefois l'illusion est telle... Des flambeaux! des flambeaux! j'ai peur ici.

L'HOTESSE, *entrant avec de la lumière.* Comment? vous êtes ici, monsieur? je vous croyais descendu à la table d'hôte. Vous avez au moins besoin de lumière.

SALVIATI. Merci... Merci.

L'HOTESSE. Est-ce que cette chambre vous déplaît ?

SALVIATI. Non.

L'HOTESSE. M. le comte de Moronval et sa jeune épouse viennent de rentrer à l'église pour entendre l'office du soir. Ils étaient entourés d'un cortége magnifique et d'une centaine de laquais portant des torches et des flambeaux. C'était un beau coup-d'œil... à propos, vous deviez aller ce soir à leur hôtel.

SALVIATI. Oui, oui, mais je n'irai pas.

L'HOTESSE. Ce sera pour demain. La dame à qui vous avez cédé votre premier logement ne fait pas comme vous : elle se dispose à sortir.

SALVIATI. Et savez-vous où elle veut aller?

L'HOTESSE. Elle ne me l'a pas dit, mais j'ai tout lieu de croire que c'est à la fête de M. de Moronval...

SALVIATI. Vous le croyez ?

L'HOTESSE. Demain matin je vous en donnerai des nouvelles certaines, — bonsoir, monsieur. (*Elle sort.*)

SALVIATI. — Bonsoir. La signora Olivia va chez madame de Moronval ?.. Je devais m'y attendre quand elle m'a demandé ce délai d'une nuit, et cependant ... Il y a dans tout ceci quelque mystère étrange. Comme elle frémissait en écoutant mon récit... c'était, maintenant que j'y songe, quelque chose de plus qu'un intérêt de curiosité ou de pitié. Il n'y a pas à en douter!.. Elle a connu en Italie le faux Moronval, elle l'a aimé peut-être.... et moi qui leur laisse le temps de s'échapper ensemble!... si je la suivais en secret et sans quelle pût me voir ?.. J'ai promis de ne pas parler cette nuit à madame de Moronval, mais je n'ai pas promis de rester cloué dans cette chambre.... où mes soupçons m'emportent-ils ? Olivia aimerait l'assassin de M. de Moronval ?.. cela ne peut pas être... si cela est, je veux l'ignorer toujours... (*Une pause.*) Laissons-nous aller au sommeil qui appesantit déjà mes paupières... Moronval, jusqu'à ce que j'aie accompli mon serment ; ta vengeance est liée à ma vie ; chaque soir, à l'heure où je m'endors, j'ai coutume de t'invoquer, aujourd'hui je t'invoque avec plus de ferveur que jamais, protége-moi...protége-moi...

Il s'endort. L'ombre de Moronval lui apparaît.

L'OMBRE. Giacomo Salviati!

SALVIATI, *endormi.* Qui m'appelle ?

L'OMBRE. Celui que tu as retiré du Tibre. Le reconnais-tu ?

SALVIATI. Oui, voilà son habit ensanglanté ; sa chemise entrouverte ; ses cheveux collés sur son front.

L'OMBRE. Giacomo Salviati, as-tu vu ma mère ?

SALVIATI. Grâce!

L'OMBRE. Giacomo Salviati, as-tu vu ma mère.

SALVIATI. Je ferai dire trois messes pour le repos de votre âme, M. le comte.

L'OMBRE. Giacomo Salviati, as-tu vu ma mère ?

SALVIATI. Je ne la verrai que demain. .

L'OMBRE. Si tu restes ici cette nuit, tu mourras ici cette nuit : et quand tu paraîtras devant le tribunal de Dieu, tu y trouveras ta mère qui te demandera ce que tu as fait de ton serment.

L'ombre s'évanouit. Salviati se réveille.

SALVIATI. Moronval. Rien... plus rien... il était là pourtant... C'était un rêve Quel horrible rêve!... (*Regardant l'horloge.*) Je n'ai dormi qu'un instant. Mais que signifie donc cette apparition dont le souvenir seul glace mon sang dans mes veines et fait dresser mes cheveux sur mon front ? tu mourras si tu restes ici m'a dit l'ombre. C'est un avis du ciel. Sortons et puisque le souffle de Dieu est sur moi qu'il m'inspire maintenant ce que je dois faire!

ACTE IV.

Un salon dans l'hôtel de Moronval, à Toulouse. A gauche, une petite porte cachée dansla tapisserie; au fond, une galerie ouvrant sur le salon par de grandes fenêtres en verres de couleur.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. DE MORONVAL, BEPPO, *assis.*

MAD. DE MORONVAL. Oui, je ne me fais pas illusion sur le peu de jours qu'il me reste à vivre; il y a dans mon cœur une voix secrète qui m'avertit de ma fin prochaine... ne m'interromps pas; je sais ce que tu veux me dire: que je vais mieux, que le bonheur fait vivre, que je dois être heureuse puisque tu ne me quitteras plus... tout cela est vrai, mon fils; et cependant je mourrai bientôt... seulement je me serai ranimée sur la fin de ma vie comme une lampe qui jette une dernière flamme avant d'expirer.

BEPPO. Madame...

MAD. DE MORONVAL. Encore!. pourquoi donc ne m'appelles-tu pas : ma mère? Oh! donne moi ce nom et ne te lasse pas de me le donner... Je suis restée trois années sans l'entendre et dans bien peu de temps je ne l'entendrai plus!

BEPPO. Ma mère... vous avez souffert si long-temps que vous n'avez plus, je le vois, le courage de croire au bonheur; et pourtant, regardez autour de vous, et dites-moi ce qui vous manque?..

MAD. DE MORONVAL. Dieu m'accorde une fin aussi tranquille qu'il pouvait me l'accorder; mais, c'est tout; ne songe pas au bonheur pour moi; il y a long temps que j'ai fait au ciel le sacrifice de ma vie.. Il y a long-temps que j'ai mis sur toi tout mon avenir, toutes mes pensées, tous mes rêves... Sois heureux, mon fils, et je mourrai en souriant.

BEPPO. Alors, remerciez Dieu, ma mère.

MAD. DE MORONVAL. Oh! pas encore! il est des choses sur lesquelles on ne trompe pas une mère! les mères ont une seconde vue, et je lis au fond de ton cœur... Tu as rapporté de ton voyage des souvenirs contre lesquels tu luttes et dont tu n'as pas encore triomphé.

BEPPO, *se levant.* Qui peut vous faire croire?..

MAD. DE MORONVAL. Je ne te demande pas ton secret; mais tu te serais soulagé peut-être, si tu avais voulu me le dire.

BEPPO. Ma mère, priez Dieu, pour que vous ne le sachiez jamais!

MAD. DE MORONVAL. Qu'il soit fait comme tu le désires... après tout, je sais que tu es chèrement aimé de ta femme et de ta mère; l'amour d'une femme et l'amour d'une mère, cela doit effacer bien des chagrins?

BEPPO. Oui, oui, sans doute; — mais pourquoi l'amour d'un fils et d'une fille ne serait-il pas aussi efficace?

MAD. DE MORONVAL. C'est que tu n'as que des chagrins, mon fils; et moi, j'ai peut-être des remords!

BEPPO Des remords?

MAD. DE MORONVAL. Ecoute: il y a une raison pour laquelle tu ne peux épancher ton cœur dans le mien; j'ignore quelle est cette raison; mais je te pardonne... Ce que tu fais, tu dois sans doute le faire... il y a une raison aussi pour laquelle je ne puis te dire le secret de ma vie... Imites-tu mon exemple et me pardonnes-tu?

BEPPO. Moi, vous pardonner?

MAD. DE MORONVAL. Oui! quand je ne serai plus, j'aurai besoin de tes pardons et de tes prières: prépare-toi à me les donner... Oh! quoi que tu saches un jour, n'est-ce pas que tu n'entendras jamais sans émotion prononcer devant toi le nom de ta mère?

BEPPO, *à part.* Quel supplice! quel supplice!

MAD. DE MORONVAL. Tu souffres?. je conçois ton impatience... je regrette de troubler par un si triste entretien un jour comme celui-ci; mais cet entretien que j'abrége, il était indispensable, mon fils, et tu vas savoir pourquoi. C'est aujourd'hui que la fortune de ta famille passe dans tes mains; c'est aujourd'hui que je te dois rendre mes comptes, comme mère et comme tutrice.

BEPPO. Oh!.. qu'il n'y ait jamais de ces détails entre nous....

MAD. DE MORONVAL, *lui remettant un portefeuille.* Voici ces comptes; il faut que tu connaisses l'état de ta fortune, et voici en outre mon testament... C'est ce paquet fermé avec un simple cachet de cire noire; en veux-tu lire la suscription? —lis...

BEPPO, *lisant.* «Mon testament, adressé à mon fils qui m'a promis de ne l'ouvrir qu'après ma mort.»

MAD. DE MORONVAL. Qu'après ma mort! car ce testament est une confession.

BEPPO. Gardez, gardez ces papiers, ma mère... Ce testament, je le posséderai toujours trop tôt .. Oh! par grace, reprenez ce portefeuille; je ne veux pas m'en charger.

MAD. DE MORONVAL. Et pourquoi? est-ce à cause de la promesse que je te demande? Ne me fais pas cette promesse, mon fils; ouvre mon testament si tu le veux; seu-

lement je n'oserai plus lever les yeux devant toi.

BEPPO. Ah! devant Dieu qui lit dans mon cœur, je vous jure de respecter votre défense; que ma main se dessèche avant que je touche à ce cachet pour le rompre! et si je garde ce portefeuille, c'est que vous avez le droit de m'en donner l'ordre...

MAD. DE MORONVAL. Maintenant, je puis dire que je mourrai tranquille; voici le dernier devoir que j'eusse à remplir sur la terre... O mon Dieu! vous pouvez me rappeler à vous.. Cette mauvaise heure est passée, mon fils; je vais reprendre un front riant pour ma fille qui va venir et pour cette fête où je vais paraître... Tu es ému; tâche de te remettre de cette émotion; va, et que les bénédictions de ta mère attirent sur toi les bénédictions du ciel. .

BEPPO, *à lui-même*. Elles attireront bien plutôt ses vengeances.

Il entre dans son appartement à droite du spectateur

MAD. DE MORONVAL, *seule*. O Dieu! si vingt ans de pleurs et de prières ont trouvé grâce devant vous pour mes fautes, je ne vous demande rien pour moi, dont la carrière est achevée; je vous demande pour mes enfants tout le bonheur que vous n'avez pas voulu m'accorder...

SCENE II.

MAD. DE MORONVAL, INÈS.

INÈS. Tu es seule, maman?

MAD. DE MORONVAL. Toute seule et je t'attendais... Embrasse-moi. — Dieu soit loué, ma fille; ce que je craignais n'est pas arrivé: il n'y a pas aujourd'hui un nuage sur ton front et dans tes yeux pas la trace d'une larme... sais-tu que tu m'as donné bien des inquiétudes, méchante enfant?..

INÈS. Pardonne-moi, ma mère: il était si difficile de te cacher les miennes!...

MAD. DE MORONVAL. En voyant ta tristesse, le soin que tu prenais d'éviter la présence de mon fils, la pâleur qui couvrait ton front quand je te parlais de te marier avec lui, j'ai craint quelque temps que ce mariage ne put avoir lieu?..

INÈS. Maman... je l'ai craint aussi.

MAD. DE MORONVAL. Et sur quoi tes alarmes étaient elles fondées?

INÈS. Maintenant qu'elles ont disparu, je puis te le dire. Tu te rappelles cette dame Italienne dont la voiture versa devant ta maison de campagne le jour même ou ton fils revint?.. Elle demanda l'hospitalité chez-toi...

MAD. DE MORONVAL. Et elle me donna des nouvelles de mon fils qu'elle avait connu en Italie... Je lui garde pour ce service une reconnaissance éternelle... après...

INÈS. Après... j'eus une longue conversation avec elle et elle me conseilla de ne jamais épouser le comte de Moronval, attendu qu'il en aimait une autre...

MAD. DE MORONVAL. Te donna-t-elle des preuves?..

INÈS. Non; mais quel intérêt avait-elle à me tromper? d'ailleurs on croit si facilement ce qu'on redoute! — et tu le sais bien, maman, la conduite de ton fils n'était pas faite pour démentir les confidences de madame de Seroni. Son trouble quand on lui parlait de l'Italie et de ses voyages, l'empressement qu'il mettait à changer la conversation et plus que tout cela, sa mélancolie profonde et la gravité de son caractère, n'était-ce pas des observations bien faites pour fortifier mes craintes? Il y avait pourtant des moments où ses regards se fixaient sur moi avec une expression qui voilait mes yeux d'un nuage. il y avait des moments où quand il me parlait, l'émotion de sa voix me rendait toute tremblante; mais sur de si faibles preuves, je n'osais me croire aimée.. et quand un jour, il me demanda si je consentirais à réaliser le rêve de ta vie, à former une union arrêtée par nos parents depuis de si longues années, je ne donnai mon consentement que pour toi seule, entends-tu bien? je me disais: M. de Moronval ne m'épouse sans doute que pour accomplir les volontés de sa mère; mais sa mère est aussi la mienne et je dois montrer autant de dévoûment que lui.

MAD. DE MORONVAL. Chère enfant! chère enfant! j'atteste que tu auras fait ton bonheur en voulant te sacrifier au mien. Oh!.. si tu n'étais pas heureuse, tous les anges se voileraient le front!... mais tu le seras, ma fille, car je réponds qu'il t'aime...

INÈS. Je le sais bien — hier — ai-je mal fait?.. Je lui ai accordé un entretien secret: Il y avait longtemps qu'il me le demandait, ma mère, et je n'ai pas le courage de me repentir de l'avoir entendu, car lorsque je l'ai quitté, ses paroles m'avait ouvert un nouveau monde; je commençais à vivre, j'étais sûre d'être aimée.

MAD. DE MORONVAL. Que te disait-il?..

INÈS. Oh! tant de choses que le cœur retient, mais que la bouche ne peut répéter...Eh bien! il a dit qu'il m'aimait, et que s'il avait tardé si long-temps à m'en faire l'aveu, c'est qu'il était né sous une étoile fatale, et qu'il craignait de m'apporter le malheur... J'ai cherché à le rassurer, comme tu le penses bien, ma mère; alors il m'a dit qu'il finirait peut-être par oublier le passé, mais qu'il aurait toujours dans le cœur une pensée bien cruelle, c'est que je consentais à l'épouser seulement par obéissance pour toi. A cette parole, j'ai fait un mouvement de joie et de surprise. Me trompé-je, s'est-il écrié, Inès, Inès, m'aimez-vous? — J'ai baissé les yeux en rougissant et sans rien dire, mais il paraît que

cette réponse l'a enchanté, car il est tombé à mes genoux.—Vous m'aimez, Inès!.. est-il vrai!.. Puis, après un silence et avec un ton de voix amer : Oh! oui, vous avez pour moi l'affection qu'on a pour un frère; vous m'aimez par devoir, par habitude; mais si le hasard m'avait jeté dans votre vie avec un autre nom que celui que je porte, si je n'avais pas été le comte de Moronval, vous n'auriez jamais fait attention à moi!..—Qui peut vous le faire croire, ai-je répondu.—Quoi!.. vous m'auriez aimé obscur, sans nom, sans famille?.. — Quelles folles suppositions faites-vous, et quel intérêt avez-vous à ce que je vous réponde?.. un intérêt immense, et que, pour mon malheur, je ne puis vous apprendre: — Alors, je me suis levée en lui laissant ces mots pour adieu : Demain, madame de Moronval répondra à son mari, et je me suis enfuie chez moi avec la joie des anges dans le cœur...

MAD. DE MORONVAL. Oh! j'étais bien sûre que cette explication devait avoir lieu, car j'avais lu dans l'ame de tous les deux!.. Ne t'inquiète pas, ma fille, des souvenirs que le comte a rapportés de ses voyages; le temps et notre tendresse finiront par les effacer.

INÈS. Oui, oui!.. ma mère, nous nous disputerons à qui l'aimera le mieux... Ma mère!.. oh! que ce nom m'est doux à prononcer aujourd'hui, que je suis bien véritablement ta fille!..

MAD. DE MORONVAL. Ingrate enfant!.. est-ce d'aujourd'hui seulement que je t'aime comme une mère, et crois-tu qu'un mot prononcé devant l'autel, —si sacré que ce mot puisse être, —ait augmenté ma tendresse pour toi?..

INÈS. Oh! ne me gronde pas!.. je ne sais ce que je dis. Je suis si heureuse... je voudrais pleurer...

MAD. DE MORONVAL. Eh bien! cache ton front dans mon sein et pleure, et que le ciel t'accorde autant de ces larmes de joie que j'en ai versé de désespoir!

SCENE III.

Les Mêmes, DANIEL.

DANIEL. Les carosses arrivent de tous les côtés, madame, et vos salons se remplissent déjà...

MAD. DE MORONVAL. Où est mon fils?

DANIEL. Depuis l'entretien qu'il a eu avec madame, il n'est pas encore sorti de son appartement.

INÈS, *riant.* Je marche au milieu des mystères... Qu'avais-tu donc à lui dire?..

MAD. DE MORONVAL. Rien... rien qui t'intéresse... Nous ne l'attendrons pas, ma fille... l'absence des deux maîtresses de la maison serait une trop grave impolitesse. Viens.

INÈS. J'aurais pourtant bien voulu qu'il me donnât la main... — Adieu, Daniel.

Elles sortent par la galerie du fond, dont les portes entr'ouvertes laissent voir la fête qui commence.

SCENE IV.

DANIEL, *puis* ANDRÉ.

DANIEL, *seul.* Le fait est que l'absence de monsieur le comte, dans un moment comme celui-ci, est quelque chose de fort singulier... mais on dirait que depuis son retour, il prend à tâche de dérouter toutes les prévisions... Comme les voyages changent un homme!.. (*Il s'approche de la fenêtre.*) Que de monde dans les jardins! — Ah! ça, parce que c'est fête à l'hôtel de Moronval, ce n'est pas une raison pour qu'on y pénètre comme sur la grande place... André! (*André entre.*) Approchez-vous de cette fenêtre et regardez. Que voyez-vous?

ANDRÉ. L'illumination qui est magnifique.

DANIEL. Ce n'est pas cela que je veux dire. Le jardin est rempli de figures, qui bien certainement n'ont pas été invitées.

ANDRÉ. Le nom des Moronval est si populaire à Toulouse!.. le concierge aura laissé entrer quelques-unes des personnes qui se pressent autour de la porte cochère pour voir de plus près le bonheur de nos jeunes maîtres...

DANIEL. Allez dire au concierge qu'il veille un peu mieux à son devoir... Ah! ne rentrez pas dans le salon; passez par ce petit escalier qui donne sur le jardin... ce sera une occasion de voir s'il n'y a pas quelque physionomie suspecte parmi toutes ces personnes curieuses... Depuis un temps, la chambre criminelle de notre parlement ne manque pas de besogne. Allez. (*André sort par la petite porte.*) Pauvre homme que je suis! ma vieillesse n'avait désiré que deux choses : l'une, le retour de monsieur le comte; l'autre, son mariage avec mademoiselle Inès; tous mes vœux sont réalisés, et je me sens plus triste et plus jamais!.. Hélas! hélas!.. qu'est-ce que c'est que les volontés des hommes!

SCENE V.

DANIEL, BEPPO.

BEPPO, *se parlant à lui-même.* Tout-à-l'heure, quand cette femme dont j'ai surpris la tendresse et la confiance avec un mensonge si impie, quand cette femme dont chaque regard est pour moi une torture et chaque parole un coup de poignard, a exigé que je l'appelasse ma mère, et que j'ai été forcé de prononcer ce nom, mes yeux se sont mouillés de larmes... des larmes!.. je ne me souvenais plus du jour où j'en avais versé pour la dernière fois!..

DANIEL. Il se parle seul. C'est encore

une habitude qu'il n'avait pas avant ses voyages.

BEPPO. Quelqu'un!.. Madame de Moronval et ma femme sont dans cette galerie?..

DANIEL. Oui, monsieur le comte, et tout-à-l'heure elles s'étonnaient de votre absence.

BEPPO. Eloignez-vous... allez leur dire que je vais les rejoindre.

DANIEL. Ce n'est pas ainsi qu'il me parlait autrefois! (*Il sort.*)

BEPPO, *seul.* Je ne sais comment finira tout ceci; mais c'est une comédie trop sacrilége et le ciel ne souffrira pas qu'elle dure long-temps Oh! c'est cependant à la durée de cette imposture que ma vie est maintenant attachée... maintenant que je suis aimé d'Inès, je ne puis me réveiller de ce rêve que pour mourir... Paraissons à cette fête...

SCENE VI.

BEPPO, OLIVIA.

OLIVIA. Tu ne m'attendais guère, n'est-ce pas? — je t'ai dit pourtant bien des fois que nous étions inséparables... je suis à toi... comme à regarder ta figure je vois que tu es au remords... Va, ce n'est pas avec un geste ou avec une parole que tu pouvais te débarrasser de moi... il fallait pour cela un coup de poignard; — pourquoi ne me l'as-tu pas donné, Beppo?..

BEPPO. Silence!..

OLIVIA. Ah! ce nom t'émeut encore? tu t'en souviens et sans doute tu ne te souvenais plus de moi.

BEPPO. Je n'ai jamais oublié mon nom ni le vôtre.

OLIVIA. Vraiment? comte de Moronval, qu'importe que ce nom de Beppo soit écrit sur ton front en caractères de sang? tu les a cachés aujourd'hui sous la couronne de fleurs du marié; demain tu les feras effacer par la main de celle que tu aimes.

BEPPO. Que venez-vous faire ici?

OLIVIA. Ne suis-je pas une ancienne amie? Je viens te féliciter sur ton mariage. Qui sait? je t'apporte peut-être un présent de noces!..

BEPPO. Je croyais que vous aviez de l'orgueil. (*Il va pour sortir*).

OLIVIA. Arrête... maintenant je puis prouver à ton heureuse fiancée que celui qu'elle aime n'est pas le comte de Moronval; qu'elle aime et qu'elle a épousé le meurtrier Beppo.

BEPPO. C'est là ce que vous avez à me dire?.. adieu.

OLIVIA. Tu me quittes, tu me quittes!.. sais-tu où je vais aller en sortant d'ici?

BEPPO. Que m'importe!

OLIVIA. Je vais aller chez le lieutenant-criminel à qui j'apprendrai ton crime et ton nom.

BEPPO. Que m'importe!

OLIVIA. Et la preuve qui viendra à l'appui de mes paroles, c'est un billet tracé par la main mourante du vrai comte de Moronval, écrit de son écriture, en lettre de sang... Ce n'est pas assez, dira la justice: Eh! bien, faites venir un pêcheur italien, nommé Giacomo Sulviati, qui a recueilli dans sa barque le corps de Moronval jeté dans le Tibre, car le Tibre n'a pas englouti sa proie... Ce pêcheur n'est pas loin, il est à Toulouse même; il vous dira les derniers momens de la victime, ses dernières paroles, la profonde blessure qui lui avait ouvert le sein... N'est-ce pas encore assez de ces deux témoignages? alors envoyez à Rome; faites lever la pierre qui couvre le cadavre du comte, confrontez-le avec son assassin, et après, prononcez votre sentence!.. Crois-tu que sur de semblable preuves, tu ne serais pas condamné?.. Enfin, tu trembles!..

BEPPO. Oui, pour toi!.. car tu abuses étrangement de ma patience! tu devrais pourtant savoir avec quelle facilité je verse le sang!

OLIVIA. Je te retrouves donc tel que je t'ai connu!.. Les nobles habitudes du comte de Moronval avaient étouffé le naturel de Beppo; mais grace au ciel, le voici revenu à ses premières violences!

BEPPO. Jamais, jamais!.. allons, s'il est vrai que tu possèdes les moyens de me perdre, hâte toi: va me dénoncer... Je ne sais si je ne préfère pas, après tout, le supplice d'une heure, au supplice de tous les instans que je souffre dans cette maison... Si tu savais comme mon rôle me pèse, comme mon masque m'étouffe!.. L'habit du comte de Moronval est pour moi la robe de Déjanire... il me brûle et me dévore... Tu auras des droits à ma reconnaissance, si tu vas dire au bourreau de me l'ôter!... mais quelle folie! si tu pouvais me perdre, tu l'aurais déjà fait!.. Tu me trompes... (*A voix basse.*) Moronval est bien mort sur le coup que je lui ai porté, ma main était sûre, et puis les flots du Tibre l'ont entraîné dans la mer. L'histoire de ce billet, du pêcheur qui est venu de si loin pour te l'apporter... cette histoire est trop grossière, et si le récit que tu m'as fait a jeté quelque désordre dans mon esprit, c'est l'effet des souvenirs que tu as réveillés, et non de la terreur que tu m'inspires... Je te mets au défi d'exécuter ta menace... Tu ne peux d'ailleurs m'accuser sans t'accuser toi-même, et je ne monterais pas seul sur l'échafaud.

OLIVIA. Crois-tu que cette crainte me retiendrait?.. d'ailleurs, qui te dit que le billet de Moronval parle de moi? qui te dit que je n'ai pas dans l'une de ces bagues,

autant et plus de poison qu'il ne m'en faudra pour sortir de ce monde quand j'aurai perdu le dernier espoir qui m'y retient?.. Mais tu cherches à te rassurer, tu veux te faire illusion sur la puissance que j'ai reprise... Beppo, tout ce que je t'ai dit est vrai. Moronval avant de mourir a écrit un billet qui t'accuse; ce billet est à Toulouse, dans les mains d'un homme dont je dispose; ce billet, c'est une épée que je tiens suspendu sur ton front, c'est ta vie ou ta mort... Oh! il faut que tu me croies sur parole et — tu me crois.

BEPPO. Oui, je te crois.... je voudrais douter de tes paroles; que je serais obligé d'ajouter foi à ton sourire... Hé bien, tu voulais jouir de ta victoire; maintenant tu dois être satisfaite; quand viendra t-on m'arrêter?

OLIVIA. Parle plus bas... puisque je suis venue te dire tout cela, tu vois bien que j'avais une proposition à te faire.

BEPPO. Tu te tairais?

OLIVIA. C'est le plus cher de mes vœux.

BEPPO. A quel prix, à quel prix?.. Ciel! Inès!

SCENE VII.

BEPPO, OLIVIA, INÈS.

INÈS. Eh! bien, vous êtes encore ici, monsieur le comte?.. je vous cherchais partout... mais venez donc... (*Elle jette un cri.*) Quelle pâleur!.. Est-ce que vous souffrez?

BEPPO. Non, non!

INÈS. Vous n'êtes pas seul?..

OLIVIA. Madame la comtesse de Moronval daignera-t-elle me reconnaître et recevoir mes hommages.

INÈS. Madame de Séroni!..

OLIVIA. Vous n'avez pas suivi mes conseils; vous l'avez épousé, jeune fille; malheur à vous!

INÈS. Madame...

BEPPO. Inès, cet entretien ne durera plus que quelques instans; j'irai vous rejoindre... Inès, au nom du ciel et si vous m'aimez, retirez-vous! retirez-vous!

INÈS. Oui, monsieur le comte, je me retire, car je vois que ma place n'est pas ici; je vais vous attendre auprès de ma mère.

BEPPO, *revenant après avoir reconduit Inès.* Malheureux que je suis!

SCENE VIII.

BEPPO, OLIVIA.

OLIVIA, *avec impétuosité.* Voici à quelles conditions je puis me taire: garde le nom et la fortune du comte de Moronval: j'y consens; mais fuis avec moi; quitte pour jamais ce pays, cette maison, cette famille maudite; à ce prix, je jette un voile sur le passé... je m'engage à forcer Giacomo au silence... j'oublie et je pardonne; mais il faut me suivre cette nuit, et à l'instant même... Me suivras-tu?..

BEPPO. Olivia...

OLIVIA. Ecoute, Beppo, je t'aime toujours... le secret de ma conduite est dans ce mot: je t'aime... Ah! mon amour n'est pas la tendresse craintive et décolorée de cette enfant... je le sais bien, je le sais; c'est une passion désordonnée et terrible comme les volcans auprès desquels je suis née... Je me suis dit vingt fois tout ce que tu peux me dire; que tu ne m'aimes plus, que tu me hais, que tu ne m'as jamais aimée... n'importe, ma destinée est d'être à toi; il faut qu'elle s'accomplisse... Me suivras-tu?

BEPPO. Je ne te suivrai pas.

OLIVIA. Ah! voilà une femme aimée!.. songes alors que ta perte, c'est la sienne, que ton arrêt de mort c'est le sien. Tu crains que ton départ subit ne la désespère et ne lui fasse maudire le jour de sa naissance: hé! sera-t-elle plus heureuse quand de cette fenêtre, elle l'aura vu monter sur l'échafaud comme imposteur et comme assassin? On espère le retour d'un absent, on rêve le repentir d'un infidèle; mais quel espoir et quelle consolation pourra-t-il rester dans le cœur de ta femme, une fois que ton crime sera connu.?

BEPPO. C'est vrai! c'est vrai!... Labyrinthe infernal! de tous les côtés un abyme!.. comment sortir de tout ceci?..

OLIVIA. En t'abandonnant à moi.

BEPPO. Mais, Olivia, quand je m'abandonnerais à toi, quel profit crois-tu qu'il en revienne à ton amour. — puisque c'est ainsi que tu appelles ta vengeance? espères-tu que nos liens puissent jamais se renouer?

OLIVIA. Je n'espère plus rien, pour moi Beppo; tout ce que je veux, c'est que ma rivale ne soit pas heureuse. Dès que nous serons hors de Toulouse, tu me quitteras si tu le désires; mais visible ou invisible, je serai toujours près de toi, comme ton génie, comme ton ombre, quels que soient les pays et les villes où il te plaira de t'exiler. Je serai satisfaite, pourvu que tu n'approches jamais de Toulouse et de ma rivale et tu ne t'en approcheras pas, car je garderai le billet de ta victime.

BEPPO, *se levant et après un silence.* J'accepte ce pacte. L'Infortunée qui m'a embrassé et qui m'a béni comme son fils, mourrait sans doute en apprenant son erreur, et je ne veux pas avoir ce crime à me reprocher... Tu l'as dit, on rêve le retour d'un absent... qu'elle vive dans cette espérance et qu'Inès m'oublie, je trouverai quelque moyen de briser nos nœuds! c'est à une horrible existance que nous nous condamnons tous deux, Olivia!.. c'est Dieu qui le veut sans doute, et ce sera une expia-

tion. — Ce pêcheur de Rome, qui a recueilli Moronval mourant, tu es sûre de son silence?

OLIVIA. Oui, je réponds qu'il ne parlera pas.

BEPPO. Dans le pacte que nous venons de faire, l'obligation que je prends est de ne jamais rentrer à Toulouse; celle que tu prends, est de veiller sur notre secret?

OLIVIA. J'y veillerai et j'observerai le pacte tant que tu l'observeras.

BAPPO. Maintenant, il faut que j'écrive quelques mots à madame de Moronval pour la prévenir de mon départ, et pour lui parler de mon retour... tu as sans doute tout préparé pour notre fuite?

OLIVIA. Nous quitterons Toulouse demain matin.

BEPPO. Allons. (*Ils entrent chez Beppo.*)

La petite porte s'ouvre, Salviati paraît.

SCENE XI.

SALVIATI, *puis* DANIEL.

SALVIATI. Je ne sais si je veille... est-ce à la porte de l'enfer que j'ai écouté tout ce qu'ils viennent de dire? ô merci, à mes inquiétudes qui m'ont dit de la suivre; merci à mon bon ange qui m'a conduit à cette place d'où j'ai pu entendre tout leur entretien... Olivia, je ne m'étonne plus du délai que tu m'avais demandé ni de la promesse que tu m'avais faite!.. (*Daniel passe dans le fond.*) Vous êtes attaché à cette maison?..

DANIEL. Oui... vous êtes invité à cette fête?.

SALVIATI. Vieillard, il faut que je parle à madame la comtesse de Moronval.

DANIEL. Vous!.. en ce moment! que pouvez-vous avoir à lui dire?

SALVIATI. Vous êtes sans doute un ancien serviteur et vous devez aimer votre maîtresse...

DANIEL. Si je l'aime!

SALVIATI. Au nom de cette affection, faites en sorte que je puisse lui parler.

DANIEL. Je vais voir s'il y a moyen de l'aborder. Qui annoncerai-je?

SALVIATI. Un étranger, qui a connu son fils en Italie.

DANIEL. Ah! s'il s'agit de son fils, elle viendra tout-à-l'heure... Attendez ici, monsieur. (*Il entre dans la galerie*).

SALVIATI, *seul.* O Dieu! qui savez ce que je dois dire à cette malheureuse mère, donnez-moi la force de lui parler et donnez-lui la force de m'entendre! faites qu'elle ne succombe pas au coup dont je vais la frapper!.. Ah! la voici sans doute... je la reconnais à la religieuse terreur dont je suis saisi...

SCÈNE X.

SALVIATI, MAD. DE MORONVAL.

MAD. DE MORONVAL. Est-ce vous qui me demandez un entretien?

SALVIATI. Oui, madame.

MAD. DE MORONVAL. A moins que ma mémoire me trompe, il me semble que je vous vois pour la première fois?

SALVIATI. Oui, madame.

MAD. DE MORONVAL. L'heure et le lieu que vous choisissez pour me parler, m'annoncent qu'il s'agit de choses graves et d'ailleurs on me dit que vous avez connu mon fils en Italie. Aussi je suis venue sur-le-champ; mais j'y songe: puisque vous avez connu mon fils, c'est peut-être lui, autant que moi, que vous désiriez entretenir. Je vais le faire appeler.

SALVIATI. Ne prenez pas ce soin, madame. Je n'ai vu monsieur le comte, votre fils, qu'une heure dans sa vie et je ne dois plus le revoir dans ce monde.

MAD. DE MORONVAL. Pourquoi?..

SALVIATI. Je vais vous le dire. Pardonnez-moi si je me trouble et si j'hésite en vous parlant... ce trouble, et cette hésitation doivent déjà vous apprendre que je suis un messager de mauvaises nouvelles.

MAD. DE MORONVAL. Parlez sans crainte, monsieur!.. si vous vous étiez introduit chez moi avec ces préambules il y a trois mois, avant le retour de mon fils, j'aurais deviné tout d'abord le malheur que vous seriez venu m'annoncer; mais maintenant mon fils est près de moi... je ne sais pas ce que j'ai à craindre...

SALVIATI, *à lui-même.* Allons, à ce que je viens de dire, je vois qu'il n'y a pas de préparations possibles.

MAD. DE MORONVAL. Je vous écoute.

SALVIATI. Madame, je suis romain; j'habite une maison située au bord du Tibre. Il y a six mois, à l'époque où votre fils était encore à Rome, par une nuit orageuse et noire comme celle-ci, il se passait une scène terrible dans ma maison. Un homme était couché sur mon lit: c'était un jeune homme, beau, noble, riche, et qui allait mourir; je venais de le retirer du Tibre où on l'avait jeté après l'avoir assassiné. Tous les soins que je pris pour lui rendre la vie ne réussirent qu'à le ranimer pour quelques instants... mais il eut la force de m'en dire assez pour que je puisse deviner dans quel but on l'avait tué: c'est qu'en même temps que lui, il y avait à Rome, un aventurier, un misérable qui lui ressemblait d'une manière étrange, miraculeuse, fatale... l'aventurier avait tué le jeune homme, après lui avoir volé ses papiers et ses titres, afin de se mettre à sa place... Vous palissez!..

MAD. DE MORONVAL. Oui... mais quel rapport?..

SALVIATI. Le jeune homme mourut; mais avant d'expirer, il écrivit avec un stylet trempé dans son sang, quelques lignes

adressées à sa mère...

MAD. DE MORONVAL. A sa mère!..

SALVIATI. Et il me fit jurer, par tout ce que j'avais de plus sacré au monde, que je porterais ce billet à son adresse avec une boucle de ses cheveux... Je n'ai pu quitter Rome qu'au bout de quelque temps, je suis venu à Toulouse! car le jeune homme était de Toulouse, et j'ai trouvé celui qui l'a tué, installé à sa place, dans ses titres, dans sa maison. Oui, madame, il y a sous le ciel une mère qui donne le nom de fils au meurtrier de son fils!

MAD. DE MORONVAL. Cela ne se peut pas. Oh! je tremble! mais tout cela ne me touche en rien, monsieur... dans quel but venez-vous me raconter cette horrible histoire?

SALVIATI. Madame, celui dont je remplis les volontés dernières, a écrit le nom de sa mère sur le billet qu'il m'a remis pour elle...voici ce billet... et voici les cheveux que j'ai coupés sur sa tête déjà froide.

MAD. DE MORONVAL, *reculant à mesure que Giacomo avance vers elle.* Hé bien... hé bien... à qui tout cela est-il adressé?

SALVIATI. Tenez!..

MAD. DE MORONVAL. A madame de Moronval...

SALVIATI. C'est bien ce nom-là qui est écrit, n'est-ce pas?

MAD. DE MORONVAL. Que me voulez-vous? qui êtes-vous?.. je vais appeler au secours...

SALVIATI. Est-ce là la couleur des cheveux de votre fils?

MAD. DE MORONVAL, *répétant machinalement.* C'est la couleur des cheveux de mon fils....

SALVIATI. Est-ce là son écriture?

MAD. DE MORONVAL. C'est son écriture.

SALVIATI Lisez-donc.

MAD. DE MORONVAL, *lisant.* «Ma mère, «je meurs assassiné, et je vous écris cette «lettre avec mon sang. Vous ne m'attendrez «plus, c'est moi qui vais vous attendre!.. «mon assassin, que j'ai eu le temps de «reconnaître, est un Italien qui me res«semble et qui profitera peut-être de cette «ressemblance pour se mettre à ma place; «mais vous ne vous y laisserez pas tromper. «n'est-ce pas, ma mère? Paul Moronval.» Oh!..est-ce que je ne vais pas mourir?..

SALVIATI. Vivez pour vous venger. Il faut que la justice humaine soit satisfaite. l'assassin de votre fils est là..: dans cette chambre... il va sortir par cette porte... il veut fuir...mais vous le retiendrez! et si la lecture de ce billet a pu vous laisser quelques doutes, il y a un moyen facile de vous convaincre que vous avez été trompée. En couvrant d'un linceuil les restes de votre malheureux fils... j'ai vu sur son bras gauche une tache naturelle, un signe qui ne peut-être imité et qui n'a pu disparaître. Voyez s'il y a une tache sur le bras de l'imposteur! et maintenant il me reste un dernier devoir à remplir.

Il sort précipitamment.

SCENE XI.

MAD. DE MORONVAL, *seule un instant.* Je meurs assassiné... écrit de mon sang... mais c'est bien Paul qui a écrit cela... mais voilà bien la couleur de ses cheveux et l'autre... ô mon Dieu! ô mon Dieu!..

Beppo rentre avec Olivia: Il s'arrête en voyant mad. de Moronval qui court à lui et le regarde un moment sans rien lui dire; puis d'une voix étranglée.

Sais-tu bien ce qu'on vient de me dire? que tu n'es pas mon fils; que tu as assassiné mon fils! on m'en a donné la preuve: mais est-ce qu'on peut prouver cela? comme ta main tremble et comme tu deviens pâle?.. réponds donc; parle... je reconnaîtrai ta voix... qu'est devenu cet homme qui était là tout à l'heure? est-ce qu'il est rentré dans l'enfer?.. Il disait vrai! il y a un moyen de voir si tu es mon fils.... Tu dois avoir une tache au-dessus du poignet gauche... Elle n'y est pas!.. Ah! assassin!.

Elle tombe évanouie sur le parquet.

SCENE XII.

Les précédents, INÈS, DANIEL.

INÈS. Qu'on aille au secours de Madame la Comtesse, a dit cet homme — Ah! la voici! ma mère... froide? presque sans vie! ô mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? (*On relève madame de Moronval.*) Quel malheur! quel malheur! ah! monsieur le comte! c'est vous...Tout à l'heure un homme est venu, il a demandé à parler à votre mère... je ne sais ce qu'il lui a dit, mais vous voyez quelles ont été les suites de cet entretien... tenez, voici un billet qu'elle serre encore dans sa main... C'est sans doute la cause de son évanouissement... voyez ce qu'il renferme ..

Un grand silence. Beppo prend le billet et le brûle à une bougie: on se presse autour de madame de Moronval.

OLIVIA, *à Beppo, à demi-voix.* Maintenant, qu'importe? est-ce qu'elle ne l'a pas lu?..

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Une autre partie de l'hôtel Moronval. Grand salon auquel aboutissent, à droite et à gauche, deux galeries; dont l'une mène chez madame de Moronval, l'autre chez Beppo. A droite, sur epremier plan, un secrétaire de forme gothique.—Pendant toute la durée de l'acte, le théâtre est plongé dans une demie obscurité.

SCENE PREMIÈRE.

OLIVIA, ANDRÉ, *dans le fond.*

OLIVIA. Madamo de Moronval n'a pas demandé son fils?

ANDRÉ. Elle a prononcé plusieurs fois son nom avec un accent terrible et qui a fait pâlir ceux qui l'entouraient; mais son délire n'a pas encore cessé...

OLIVIA. Qui donc est auprès d'elle?

ANDRÉ. Aussitôt que le bruit de son accident s'est répandu, toutes les personnes étrangères à la maison se sont dispersées et il n'est resté au chevet de madame la comtesse que ceux qui ne la quittent jamais: Sa belle fille, Daniel, son médecin...

OLIVIA. Et le médecin répond de sa vie?

ANDRÉ. Oui, grace au ciel, madame...
Il s'éloigne.

OLIVIA, *seule.* Ainsi donc, avant que cette nuit maudite soit achevée, Beppo sera sans doute arrêté!.. Il ne faut qu'un mot pour le perdre... ce mot, madame Moronval le sait et ce sera le premier qu'elle prononcera dès que son délire aura cessé. — Le voilà donc perdu! perdu par ma faute, perdu sans retour, perdu pour moi comme pour ma rivale... Oh! cela ne sera pas!.. Tant qu'il me restera la facilité de concevoir un crime et la puissance de l'exécuter, Beppo peut garder de l'espérance; c'est moi seule qui voulais être maîtresse de le sauver ou de le perdre, et puisqu'il ne me plait plus qu'il meure, menacer ses jours, c'est s'attaquer aux miens; je songerai à me défendre... Aussi bien, arrivée où j'en suis, il ne m'est plus possible de reculer, et depuis long-temps, j'ai cessé de compter avec mes remords. Beppo s'est enfermé chez lui et ne veut recevoir personne... tant mieux, puisqu'il ne songe plus à fuir, puisqu'il cherche la solitude, c'est qu'il ne renonce pas encore à son imposture, c'est qu'il veut continuer la partie jusqu'à ce qu'il ait épuisé ses dernières chances... Ah! dans le silence et dans l'isolement où il s'est plongé, est-ce que les esprits de l'abyme sont venus lui donner le conseil qu'il me donnent... cette bague: c'est bien affreux!.. et pourtant ce n'est pas lui qui doit mourir!

SCENE II.

OLIVIA, BEPPO, *sortant de ses appartemens,*

OLIVIA. A quoi t'es-tu determiné, Beppo?

BEPPO, *résigné et sombre..* C'est toi, Olivia; je désirais ta présence... A toi seule, les nouvelles que je veux apprendre. Que fait madame de Moronval?

OLIVIA. Après un évanouissement qui a duré près d'une heure, elle a repris ses sens; mais sa raison ne lui est pas encore revenue, et cela est heureux pour toi, Beppo; car son délire empêche ses paroles de trouver foi parmi ceux qui l'entourent, et ce sont autant de momens que le hasard te laisse pour résoudre ce que tu as à faire.

BEPPO. Mais sa vie, répond-on de sa vie?

OLIVIA. Il parait qu'on en répond.

BEPPO. Un crime de moins! Et sans doute, Inès est auprès d'elle? Ah! tu peux répondre à ma question, Olivia: Tu sais bien qu'entre cet enfant et moi tout est rompu; je veux savoir, moi, si elle ne soupçonne rien encore et si elle peut donner à sa mère tout ce que son état réclame de consolations et de secours.

OLIVIA. Sois satisfait sur tout ce que tu demandes. Elle ne sait rien encore; elle n'a pas quitté le chevet de sa mère.

BEPPO. Le pêcheur de Montéléone n'a donc pas reparu?

OLIVIA. Crois-tu que s'il eût reparu le vieil hôtel de Moronval serait si désert et si calme?.. Il aura cru sa mission achevée une fois le billet de Moronval remit à sa mère, et sans doute il ne reparaîtra plus... D'ailleurs, maintenant que ce billet fatal, seul gage de la sincérité de ses paroles, est à tout jamais anéanti, ce n'est plus lui que tu dois craindre; ton sort n'est plus dans ses mains ni dans les miennes. — Il est dans celles de madame de Moronval qui a cessé de te reconnaître pour son fils et qui te livrera à des juges aussitôt qu'avec sa raison elle aura repris ses souvenirs...

BEPPO. Je le sais... je ne puis attendre d'elle ni pitié, ni merci. — Je n'en fais pas moins des vœux ardens pour que sa raison lui revienne bientôt.

OLIVIA. Tes paroles et le son de ta voix sont bien calmes... Est-ce que tu vas fuir, Beppo?

BEPPO. Non, ma position est changée: je ne consentais à te suivre que pour laisser ignorer mon crime à ces deux femmes qui m'ont donné le nom de Moronval. Fuir! mais est-ce qu'une fois dénoncés à la justice humaine, des crimes comme les

miens trouveraient asile quelque part? fuir! mais pour redevenir errant, proscrit et misérable comme l'était le vénitien Beppo, ce n'est pas la peine de défendre ma vie.

OLIVIA. En ceci, tu as raison et je t'approuve; mais tu ne te résignes cependant pas à ta perte... tu ne te résignes pas à mourir du dernier supplice?

BEPPO. Va-t'en, Olivia, va-t'en; aucun danger ne te menace.. Fuis et sois heureuse, si tu peux l'être; n'attends pas le dénoûment de tout ceci.

OLIVIA. Quel que soit ce dénoûment, tu sais bien que nous sommes inséparables.

BEPPO. Alors, malheur à toi!

OLIVIA. Malheur à moi, dis-tu? ah! je te devine... Insensé! le voilà maintenant qui veut mourir!

BEPPO. Insensé, dis-tu? sais-tu quand je fus insensé? c'est dans cette nuit sanglante où Moronval fut tué; dans cette nuit où j'ai donné le coup de poignard qui m'a ouvert ce fatal labyrinthe où je croyais trouver tant de repos et tant de joies, et où je n'ai rencontré à chaque pas que mensonge et malheur. Ah! oui, cette nuit-là, je fus bien plus insensé que coupable. Alors aussi, je voulais en finir avec la vie, et plut au ciel que j'eusse suivi mon premier dessein!.. La malédiction de ces deux femmes ne serait pas venue s'asseoir sur la pierre de mon tombeau!...

OLIVIA. Tu veux mourir! tu veux mourir! oh! mais je ne le veux pas, moi... c'est que tu crois ta position désespérée; mais tu te trompes. Il te reste encore une chance de salut; une chance prochaine, probable, assurée, si tu le veux...

BEPPO. Laquelle?

OLIVIA. La crise que madame de Moronval éprouve est terrible; si elle succombait avant d'avoir parlé...

BEPPO. Non, non, qu'elle vive! tu m'as dit qu'on répondait de son existence... ne rétracte pas tes paroles, Olivia; tu ne sais pas le bien qu'elle m'ont fait...

OLIVIA. Cependant, si le présage de ses médecins était faux? si elle succombait...

BEPPO. Je te dis que c'est moi dont la destinée est achevée; je le sens, j'en suis sûr.

OLIVIA. On dirait que tu t'en félicites!. Tu ne crains donc pas ce que tu vas trouver au-delà de la mort?

BEPPO. On dit que je vais trouver un juge inexorable. Eh bien, quand il serait cent fois plus terrible que mes crimes ne le méritent, je me présenterais plus hardiment devant lui que devant madame de Moronval.

OLIVIA, *à part.* C'est bien. Sauvons-le malgré lui. Il est temps que je me décide. —Que venais-tu faire dans cette salle?

BEPPO. Te dire un dernier adieu, régler mes comptes avec la vie.—Et chercher mes armes qui sont dans ce secrétaire.

OLIVIA. Je ne reçois pas tes adieux Beppo!..d'ailleurs, c'est au revoir qu'il faudrait me dire. Je te quitte, mais tu me reverras bientôt, et si tu veux mourir encore après que je t'aurai parlé, eh bien, les fossoyeurs de ce pays pourront creuser deux tombes. — Allons.

Elle entre chez madame de Moronval.

SCENE III.

BEPPO, *seul.*

Me voici donc arrivé au terme suprême!... Après tant de malheurs justement ou injustement subis, après tant d'efforts avortés et tant d'espérances déçues, ma vie finit comme elle devait finir: par le suicide, C'était bien la peine de se mettre en chemin!..— Ai-je eu la folie de croire un instant que Dieu m'avait oublié?.. Inès, ai-je eu la folie de croire qu'il verrait d'un œil indifférent mon alliance avec toi, la sacrilège union de tant de vertus et de tant de crimes!.. non! je ne faisais pas un rêve; non, je n'ai pas eu cette folie.. et pourtant, si un homme était venu te dire ce matin: fiancée du comte de Moronval, tu seras demain sa veuve; n'est-ce pas cet homme que j'aurai traité d'insensé?.. ah! j'ai beau vouloir m'armer de résignation et de courage; cette nuit n'en est pas moins une désastreuse nuit nuptiale et le sort s'est étrangement joué de moi.—Dieu! ou hasard, n'importe comme on te nomme, toi qui m'as fait une existence si agitée et si vaine, toi qui avais placé sur ma route un mauvais ange, et n'en as fait venir un bon, que lorsqu'il était trop tard, toi qui, dès ma naissance, m'as déshérité de la tendresse et du nom de mes parens! je te maudis à mon heure suprême, car c'est sur toi que revient la responsabilité de tous mes crimes, car je meurs, et je ne connais pas la femme à qui je pourrais dire: ma mère, priez pour moi!

Il va au secrétaire et l'ouvre.

Mes pistolets sont dans ce tiroir.. Bien.. écrivons maintenant... que dira-t-elle en recevant cette lettre! ah! qu'elle efface de sa mémoire jusqu'au nom sous lequel elle m'a connu, jusqu'au jour où elle m'a aimé... oui!. puisque je ne pouvais vivre qu'avec son mépris et sa haine, mon choix n'était pas douteux, il fallait mourir: aimé d'elle, et mourir en lui léguant le malheur. Désespoir!..

Ses yeux s'arrêtent sur le portefeuille que madame de Moronval lui a donné et qu'il a placé dans son secrétaire.

Comment ce portefeuille se trouve-t-il sous ma main? ah! c'est moi qui l'ai placé sur cette tablette il y a quelques heures... quel avenir je rêvais il y a quelques heu-

res... Ce portefeuille renferme le testament de celle qu'il me fallait appeler ma mère, et je ne sais pourquoi, les paroles qu'elle a dites en me le remettant me reviennent à la mémoire... Ce testament est une confession. Il t'apprendra le secret de ma vie; ainsi tu me fais la promesse de ne pas l'ouvrir avant que j'aie cessé d'être... j'ai fait cette promesse... le secret de toute sa vie... voici une étrange pensée qui me vient. (*Il regarde autour de lui.*) quelle silence et comme cette salle est sombre. (*Il se lève et se promène un instant avec tous les signes d'une violente agitation, puis il revient au secrétaire*)... Elle sait mon secret... je saurai le sien... si elle veut parler... je la menacerai de parler aussi et mon silence sera le prix de son silence... Il me semble que la seule action de briser ce cachet, est quelque chose de plus infâme que tout ce que j'ai fait jusqu'ici... n'importe... Inès ne saura rien !.. Inès peut encore être heureuse!.. c'est une dernière chance de salut!

« Mon fils, je n'ai jamais voulu t'apprendre de mon vivant la fatale histoire que tu » vas lire, parce qu'une mère ne doit pas » s'exposer à rougir et à se justifier devant » ses enfants; mais, je n'ai pas voulu emporter ce secret dans le tombeau, parce » qu'il te lègue un grand devoir à remplir.

» Je n'ai jamais été heureuse, mon fils, » et je n'ai pas le droit de m'en plaindre; » mes chagrins ont été le prix de mes fautes. J'avais épousé ton père sans l'aimer; » mais ce ne fut pas là mon plus grand malheur, j'en aimais un autre, ô mon fils, et » cet amour, joint à mon extrême jeunesse » me fit commettre de tristes imprudences. » Tu peux cependant en croire une mère » qui te parle, comme elle parlerait à Dieu: » Jamais je ne fus coupable. — et mon seul » crime est d'avoir mis les apparences contre moi. C'était déjà une grande faute, je » l'avoue, car la tranquillité d'un mari est » une chose sainte. Aussi, je méritais que » ton père me jugeât sur les apparences, il » le fit et me condamna sans pitié. Lorsque » je devins enceinte, il me déclara qu'il regardait l'enfant que j'allais mettre au jour, » non comme son héritier légitime, mais » comme le fruit de l'adultère, et quand le » terme de ma grossesse arriva, il prit ses » mesures pour que je me trouvasse seule » avec lui et une femme qui lui était dévouée... Bientôt les douleurs de l'enfantement me saisirent; je perdis l'usage de » mes sens et lorsque je revins à moi, ton » père avait fui, j'étais seule et je trouvai » ce billet écrit d'avance: «J'emporte avec » moi l'enfant de votre crime, afin qu'il ne » jouisse jamais d'une fortune et d'un nom » auxquels il n'a pas de droits. Adieu, vous » m'avez fait haïr la vie, vous ne reverrez » jamais ni votre fils ni votre époux. » A la » lecture de cet horrible billet, je me levai, » désespérée et furieuse; en demandant » mon fils à grands cris; on vint à mon secours... mais déjà cette émotion inattendue » déterminait en moi une crise nouvelle; » Dieu, qui connaissait mon innocence » exaucait le cri de mes entrailles... je devins mère une seconde fois....

» Ce second enfant, c'était toi, mon fils! » comme Rachel, je t'ai mis au monde dans » le désespoir et dans les larmes et c'est » pour cela sans doute, que je t'ai si chèrement aimé. Dès que je fus revenue à » moi et que je t'eus regardé pleurant » et tendant par instinct tes petites mains » vers ta mère, de ce moment j'oubliai mon » mon mari, j'oubliai le monde, j'oubliai que j'avais un autre enfant! elle » t'aima comme elle aimait Dieu, ta pauvre » mère! tes premières années s'écoulèrent » bien vite, ce sont les plus heureuses de » ma vie et peut-être aussi de la tienne !.. » tu cessas d'être enfant, puis tu devins un » homme. Tu me quittas; tu devais être absent trois années et je me préparais à les » passer dans les prières et dans les larmes » sans qu'aucun accident vint troubler l'uniformité de ma vie.... mais un jour un » messager inconnu demanda à me parler... » Il fut introduit en ma présence et me remit une lettre cachetée de noir, en prononçant ces paroles: « Ce sont des nouvelles de celui dont vous n'avez pas entendu parler depuis vingt années. Vous » êtes libre!» Il disparut. J'ouvris en tremblant la lettre; elle avait été tracée par » M. de Moronval, à son lit de mort: « Je » ne sais pas, m'écrivait-il, si je n'ai pas » puni trop sévèrement vos fautes; mais » l'approche de la mort prépare à l'indulgence. Enseveli, depuis que je vous ai » quittée, dans l'abbaye de la Grande Chartreuse, je n'ai jamais entendu parler de » vous et je pense que vous m'avez bien vite » oublié. — Je vous pardonne, cependant, » afin que le juge éternel me pardonne aussi. » Ce pardon serait incomplet si je ne vous » apprenais pas ce qu'est devenu votre fils; » il vit, mais remerciez-moi de vous l'avoir » enlevé, il ferait aujourd'hui votre opprobre et votre malheur. Je l'ai fait élever » près de moi jusqu'à l'âge de dix-huit ans, » sans lui rien dire de son nom et de sa » naissance; mais tous les soins que j'ai pris » pour étouffer les mauvaises inclinations » que je voyais en lui ont été inutiles; lassé » de ma surveillance, un jour il a pris la fuite. » J'ai su qu'il était parti pour l'Italie où il » se fait passer pour un gentilhomme de Venise, et où il a pris le nom de Beppo...»

Beppo!.. c'est impossible.. et mes yeux abusés.... non... Beppo !.. ce vieillard qui

m'a élevé, c'était mon père !.. cette maison où je suis... est la maison de ma mère !.. ma mère !.. l'écriture de ma mère.. (*Il baise la lettre avec transport.*) oh !.. tout cela est un rêve;.. non, non,.. c'est vrai... vrai comme en voici les preuves dans ma main.. vrai comme il est une providence... vrai comme j'existe !.. tout s'explique.. cette merveilleuse ressemblance avec ce malheureux qui était mon frère et que j'ai si traitreusement assassiné;.... l'erreur de sa mère qui ne se serait jamais trompée, si je n'avais été bien véritablement son fils.. le trouble et l'attendrissement que j'éprouvais auprès de cette femme qui n'aurait dû m'inspirer que de l'effroi et des remords.. Tout cela, c'était le cri du sang, c'était la voix de la nature !.. oh ! le pardon maternel couvrira tous mes crimes; nous ne daterons notre existence que de ce jour, de ce jour où la providence nous a réunis !....

SCENE IV.

OLIVIA, BEPPO.

OLIVIA, *se parlant à elle-même.* Je n'ai pas eu la force d'achever mon ouvrage... j'ai laissé le breuvage de mort auprès d'elle, sans oser le lui présenter.. que l'enfer en décide...

BEPPO. Laisse-moi ! laisse-moi !.. ah ! tu ne sais pas ce qui m'arrive !.. (*Il parcourt avec rapidité les papiers qu'il tient dans ses mains.*) L'original de cette lettre doit être joint au testament... oui... la voilà... ô mon Dieu ! ô mon Dieu ! que vos voies sont profondes et infinies !...

OLIVIA. Je ne devine pas encore ce que tu veux m'apprendre... mais je vois que tu ne veux plus mourir... tu ne veux plus mourir, n'est-ce pas ?

BEPPO. Mourir !.. oh ! non, non, Olivia, je ne mourrai pas... une vie nouvelle commence pour moi..... sais-tu ce que j'ai appris depuis que tu m'as quittée ?

OLIVIA. Quoi donc ?

BEPPO. Sais-tu pourquoi ma voix tremble et pourquoi mes yeux sont pleins de larmes ?.. écoute, nous avons commis bien des crimes... moi, je désespérais d'obtenir le pardon céleste... et je n'avais plus d'autre ressource que de nier Dieu... tu le niais aussi sans doute, eh bien ! Olivia, c'était de notre part blasphème et folie !.. Dieu veut encore nous admettre, tout souillés que nous sommes, au repentir et au pardon, et la preuve qu'il m'en donne...—oh ! j'en deviendrai fou ! — la preuve qu'il m'en donne, c'est qu'il me rend ma mère !...

OLIVIA. Ta mère ?

BEPPO. Oui... je ne suis plus seul et sans patrie dans le monde; j'ai maintenant une famille et une patrie... une véritable famille ! une véritable patrie ! ô merci, merci mon Dieu, que tant de forfaits n'avaient pas encore lassé. Tiens, reconnais-tu cette écriture ?..

OLIVIA. C'est celle du vieillard qui t'avait élevé, me disais-tu, et qui t'écrivit plusieurs fois pendant ton séjour en Italie...

BEPPO. Ce vieillard !... —ah !.. comme il ne m'a jamais aimé, mon cœur n'a pu me le dire. — ce vieillard, c'était mon père, et si tu veux savoir son nom, le nom de ma mère... oh !... qu'allais-je faire !.. non ! non !.. je me tairai. Ce secret n'est pas à moi seul. Il faut maintenant que je lui demande la permission de me déclarer son fils... Olivia, tu sauras tout, bientôt, bientôt, je l'espère; mais jusqu'à ce que je te parle, imite mon exemple !... Olivia, Dieu est bon! repens-toi, repens-toi !...

OLIVIA. Beppo !..

BEPPO. Ne m'appelle plus de ce nom. Je suis à présent et pour toujours le comte de Moronval! j'en ai fini pour la vie, avec ton exécrable nom vénitien.. reste... reste ici.. moi.. j'entre chez madame de Moronval...

SCENE V.

OLIVIA, BEPPO, ANDRÉ.

ANDRÉ, *sortant de chez madame de Moronval.* Où allez-vous, monsieur le comte.

BEPPO. Chez ma mère.

ANDRÉ. Vous prévenez ses vœux.. elle vous cherche.

BEPPO. Oh! maintenant que cette terrible entrevue est devant moi ; j'ai peur et je sens mes genoux fléchir...

OLIVIA. Allons, notre destinée est accomplie!...

SCENE VI.

OLIVIA, BEPPO, Mad. DE MORONVAL, *soutenue par* INES ET DANIEL.

DANIEL. Madame, pourquoi vous arracher aux soins dont vous êtes entourée... pourquoi cet entretien que M. le comte ne paraît pas désirer, et que vous n'aurez peut-être pas la force de soutenir ?

MAD. DE MORONVAL. De la force! Si, j'en aurai; Dieu m'en donnera. — Où est-il?.. mes yeux sont voilés d'un nuage...

BEPPO, Votre fils se rendait près de vous madame!..

MAD. DE MORONVAL. Mon fils! mon fils! oses-tu prendre ce nom?

BEPPO. Que tout le monde s'éloigne...

DANIEL. Mais...

BEPPO. Obéissez!...

Inès et Daniel se retirent lentement dans la galerie de gauche; Olivia s'éloigne de l'autre côté. Beppo se met à genoux.

MAD. DE MORONVAL. Tu veux rester seul avec moi? Est-ce que tu songes à me tuer, comme tu l'as tué, lui? Ah! tu t'es placé dans une attitude de suppliant... Tu sais donc que je suis ton juge?.. tu sais ce que je vais te demander?

BEPPO. Oui, mais vous ne savez pas ce que je vais vous répondre.

MAD DE MORONVAL. Je n'ai besoin que d'un mot, Est-ce toi qui as assassiné mon

fils? (*Beppo, sans répondre, se prosterne à ses pieds.*) Debout! debout! meurtrier!.. aurais-tu l'audace de vouloir m'adresser une prière?.. Ah je doutais encore? Quoi j'ai pu donner le nom de fils à l'assassin de mon fils! quoi! mon cœur ne s'est pas révolté contre mes yeux! et moi qui avais l'orgueil de me croire tendre et prévoyante entre toutes les mères!.. oh! que je voie une dernière fois comment j'ai pû me tromper à cette ressemblance... Il doit y avoir sur son front quelque chose de son âme... (*Elle se lève et va à lui puis après un moment de silence et en pleurant.*) Non, non, ce sont à la fois les traits de mon fils et ceux de mon mari... mais qui es-tu donc toi qui as commis ce crime et qui as pris cette figure?... puisque tu n'es pas mon fils, qui es-tu?— Hâte-toi de me répondre car voici un horrible soupçon qui me vient...

BEPPO. Qui je suis madame?.. je viens de l'apprendre en ouvrant ce portefeuille que vous m'aviez donné et en lisant votre testament malgré la défense que vous m'en avez faite... Oh! ne m'accusez pas d'avoir manqué à ma parole! le doigt de Dieu est dans tout ceci. C'est moi, madame, dont votre mari vous parle dans la lettre qu'il vous a écrite à son lit de mort; c'est moi qu'il vous engage à ne jamais chercher; c'est moi qui suis le misérable enfant auquel il avait bien raison de prédire tant de crimes. C'est moi, qui n'ayant point de nom, avais pris celui de Beppo...

MAD. DE MORONVAL. Beppo! serait-il vrai?.. oui, j'en ai eu comme le pressentiment... c'est pour cela sans doute que j'ai voulu te revoir... c'est pour cela que j'ai gardé jusqu'ici le secret de ton crime et de ton imposture... voilà cette ressemblance et mon erreur justifiées... Ah! le ciel me punit bien cruellement d'avoir oublié que j'avais deux enfans! C'est donc là le frère de Paul, l'assassin de Paul, le premier de mes fils!.. je sais bien, maintenant, pourquoi je voulais oublier que j'étais sa mère, pourquoi je le redoutais sans le connaître; c'est que mon instinct maternel m'avertissait qu'il était né pour le fratricide!...

BEPPO. Oh! oh! ne me dites pas de si cruelles paroles! ma mère! ma mère! pourquoi me haïssez-vous, moi qui vous aime tant! oh! jugez si je vous aimais ma mère; avant d'avoir découvert cette fatale histoire, moi misérable, moi imposteur, moi meurtrier, j'avais déjà pour vous tout le respect et toute l'affection d'un fils!.. oh! je vous aimerai autant que le faisait mon frère!.. ma mère, imposez-moi telle expiation que vous voudrez, bannissez-moi de votre présence; j'irai dans la solitude pleurer mon crime avec des larmes de sang et avec des prières à toucher l'enfer... mais laissez-moi l'espérance de vous fléchir un jour! L'arrêt que vous allez prononcer, songez que c'est l'arrêt de Dieu même, et qu'il pèsera sur moi pendant toute l'éternité! Oh! grace! grace! grace!

MAD. DE MORONVAL. Grace! et ton pauvre frère, n'a-t-il pas aussi crié: grace! avant de recevoir le coup mortel? Tu as été sans pitié pour lui, et tu veux que j'aie de la pitié pour toi! mais tu ne sais donc pas que je l'adorais ton frère! Ah!.. tu crois peut-être qu'il suffit du mot que tu viens de dire pour te mettre une seconde fois à sa place... Mais, vois donc de quelle poitrine est sorti le ruisseau de sang qui nous sépare!.. Va, tu n'es pour moi qu'un étranger, et lors même que je vivrais, je ne t'accorderais jamais la tendresse d'une mère, et je ne te donnerais pas même le nom de fils!.. Comte de Moronval, je ne te dénoncerai pas, je ne livrerai pas au bourreau le dernier héritier de ta race; mais ne demande rien de plus. Tu peux, si l'on t'accuse, montrer ces papiers qui prouvent ta naissance; jouis seul du nom et de la fortune dont tu as volé la moitié à ton frère; moi, qui vais mourir et le rejoindre, je t'abandonne à tes remords, si tu es capable d'en avoir, et en ma qualité de mère, je te laisse ce dernier adieu: (*Elle se lève en étendant les mains.*) Caïn!.. sois maudit!

Inès et Daniel reparaissent à l'entrée de la galerie et l'emmènent dans son appartement.

SCENE VII.

OLIVIA, BEPPO.

BEPPO. Maudit!.. quoi le premier entretien que j'ai eu avec ma mère finit par une malédiction; oh! mais je me trompais donc quand je croyais le ciel disposé à me pardonner. Oh! ne m'aurait-il rendu ma mère que pour me faire un châtiment plus terrible!..

OLIVIA, *qui est rentrée à ces dernières paroles.* Par quel talisman, par quel secret l'as-tu forcée à garder le silence? quoi, elle sait tout et elle ne t'a pas encore livré à tes juges?..

BEPPO. Ah! plut au ciel que sa justice se fut bornée là! qu'est-ce que l'échafaud auprès de la parole qui est sortie de ses lèvres! L'échafaud, c'est le jugement des hommes; la malédiction qu'elle a prononcée, c'est le jugement de Dieu!..

OLIVIA. Et que t'importent les bénédictions ou les malédictions de cette femme?.. est-ce là ce qui te rend si désespéré?.. Oublie-là, Beppo, dans quelques instans elle ne sera plus à craindre...

BEPPO. Tu ne l'as donc pas entendue! tu n'as pas entendu le mot qu'elle m'a laissé pour adieu!.. le nom, l'horrible nom qu'elle m'a donné!.. ne m'appelle plus Moronval ni Beppo, Olivia; je me nomme Caïn et madame de Moronval est ma mère!

OLIVIA. Qu'est-ce que tu dis?..

BEPPO. Oh! la plus fatale des vérités. Je puis te l'avouer, maintenant; ma mère m'a permis de porter mon titre... Ne me regarde pas avec cet air égaré... Oui, madame de Moronval est ma mère... En veux-tu des preuves? Lis ce testament qu'elle écrivait pour me commander de partager mes biens avec mon frère, s'il venait à se présenter... Oh! ce frère ne se présentera pas... nous l'avons tué... tu t'en souviens bien, Olivia; tu te souviens bien du meurtre qui fut commis à Rome. Je croyais n'être coupable que d'un assassinat; j'étais coupable d'un fratricide!

OLIVIA. Madame de Moronval est ta mère! madame de Moronval est ta mère!.. et la coupe sur laquelle j'ai ouvert cette bague!... Courons!... (*On entend un cri chez madame de Moronval.*) Ah!.. tu m'as appris ton secret trop tard...

BEPPO. Trop tard!.. ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que cela signifie... tu ne veux plus entrer dans cet appartement, Olivia?.. eh bien! j'y vais, moi... il faut que ma mère revienne sur l'arrêt dont elle m'a frappé; elle se trompe en croyant à sa mort prochaine... elle doit vivre pour me pardonner; mais il faut que je lui parle sur-le-champ .. il faut que je sache quelle voix a poussé le cri déchirant que nous venons d'entendre!..

OLIVIA. Beppo! Beppo!.. par grace! par pitié! ne franchis pas le seuil de cette porte! Va-t-en... fuis cette maison comme si elle était menacée du feu du ciel!..

SCENE VIII.

OLIVIA, BEPPO, INÈS.

INÈS. Ah! M. de Moronval, je n'ai plus que vous au monde!.. votre mère est morte!..

BEPPO, *chancelant.* Morte!.. mais tout-à-l'heure, on répondait de sa vie! morte!.. cela est-il possible?..

INÈS. Helas! nous espérions tous la sauver encore cette fois; mais au sortir de l'entretien qu'elle vient d'avoir avec vous, je lui ai présenté un breuvage qui devait lui rendre toutes ses forces... à peine le breuvage a-t-il été pris, elle est tombée dans nos bras et a rendu l'ame dans une dernière convulsion, sans dire une parole...

BEPPO. Morte!.. morte... sans dire une parole!.. morte sans rétracter la malédiction qu'elle avait prononcée... O Dieu! pendant toute ma vie vous me laissez ignorer de qui j'ai reçu l'être, et lorsqu'enfin je découvre quelle est ma mère, c'est une femme agonisante que vous amenez devant moi, et le seul mot que j'aurai entendu de sa bouche, c'est ce mot qui va me poursuivre, tant que durera l'Éternité : Caïn! sois maudit!..

INÈS. La douleur vous égare, revenez à vous...

BEPPO. Morte!.. oh! cela ne se peut pas!.. Inès, Inès, conduis-moi près d'elle, que je prenne dans mes mains sa main glacée, que je la réchauffe de mes baisers et de mes larmes... Viens... mais quel est, au seuil de cette porte... le spectre qui me menace du doigt et qui me défend d'avancer?.. c'est lui! c'est mon frère!.. je le reconnais à cette horrible ressemblance et à la profonde blessure que je lui ai faite au-dessous du sein... Mon frère! ne me regardes pas avec ces yeux irrités... sois moins inflexible que notre mère, dis-moi une parole de pardon, avant que je descende dans la nuit éternelle!..

DANIEL, *entrant.* Justice! justice et vengeance! monsieur le comte, monsieur le comte, il s'est passé des choses terribles, et dussé-je périr, je parlerai... Oui, la mort de madame la comtesse n'est pas naturelle et tout m'assure que le poison...

BEPPO. Le poison! quelle lumière! Olivia, démon d'enfer, je te retrouve encore!.. Ah! je n'ai pas même besoin de regarder le tremblement de tout ton corps et la sueur froide qui coule sur ton visage... la mort de ma mère est quelque chose de trop affreux pour que je n'y reconnaisse pas ta main...— N'est-ce pas que tu as empoisonné ma mère?.. Réponds!

OLIVIA, *portant à ses lèvres l'anneau empoisonné.* Tiens, voilà ma réponse!

BEPPO. Horreur! horreur!

INÈS. Que dit-elle et qu'a-t-elle fait?

BEPPO. Elle s'est fait justice, et justice aussi va m'être faite.

SCENE IX.

Les Mêmes, LE LIEUTENANT CRIMINEL, SALVIATI, des Archers.

SALVIATI, *entrant le premier.* Le voici!..

LE LIEUTENANT CRIMINEL. Au nom du roi, je vous arrête.

INÈS. Vous arrêtez M. de Moronval? et de quoi donc ose-t-on l'accuser?..

LE LIEUTENANT CRIMINEL. On l'accuse d'être un imposteur et un assassin. Ce nom de Moronval que vous lui donnez... j'ai regret de vous le dire, il n'a jamais eu le droit de le porter.

SALVIATI, *s'avançant.* Oui, devant Dieu et devant les hommes, je l'accuse de ce double forfait, et pour preuve, j'en appelle au témoignage de madame de Moronval et au billet que j'ai laissé dans ses mains.

OLIVIA. Madame de Moronval est morte et le billet est anéanti... (*Elle expire*).

INÈS. Mais parlez donc, M. le comte : démentir l'accusation de cet homme, il doit suffire d'un mot pour le confondre...

BEPPO, *après un silence.* Allons! ne deshonorons pas le nom de ma mère! (*Il déchire le testament et les papiers qui prouvent sa naissance.*) Cet homme a dit vrai, madame je suis un imposteur et un assassin et je donnerai la preuve de tous mes crimes.

FIN.